

LE PLAISIR des livres

- Best-sellers : *Brume*, de Stephen King, et notre palmarès/D-2
- Féminisme : la 3e Foire internationale du livre féministe se tiendra à la mi-juin à Montréal/D-2
- Lettres québécoises : trois recueils de poésie et deux de nouvelles/D-3
- Feuilleton : *Des arbres à abattre*, de Thomas Bernhard/D-5
- Vitrine : littérature jeunesse/D-6
- Syndicalisme : *Hard Bargains*, autobiographie de Bob White/D-6
- Carnets : *Le Lit de Procuste*, de François Tétreau/D-8

Montréal, samedi 23 janvier 1988



Photos Jacques Grenier

JEAN LAROSE : « Il y a, en ce moment, une véritable crise de la culture qu'on arrive à peine à penser. »

Jean Larose: l'exigence de la pensée critique

GUY FERLAND

« Ici, au Québec, on a des grandes plages d'imaginaire à symboliser. Ce pourrait être une tâche exaltante. »

Le succès inespéré du livre de Jean Larose, *La Petite Noirceur* (Boréal), paru cet automne et déjà presque épuisé, repose sur plusieurs malentendus, nous dit l'auteur. « Ce n'est pas un livre sur un principe de raison ou un quelconque retour à une Révolution française québécoise. Encore moins un livre misogynne, contre le féminisme ou contre les homosexuels, et dont on pourrait évaluer l'aspect psychanalytique. C'est un ouvrage agressif, par le ton, mais d'une violence qui n'est pas canadienne. » Ces mises en garde étant faites, ce professeur de littérature de l'Université de Montréal comprend qu'on puisse se méprendre sur ses intentions, tellement il tient un discours d'une position intenable : être indépendantiste, mais anti-nationaliste. C'est cette position qu'il tente de définir à travers ses essais, tout en critiquant les nationalistes naïfs obnubilés par leur imaginaire de chansonnier. Tout ce travail s'effectuant par une mise en cause de la langue.

Jean Larose est né à Valleyfield en 1948. Il a passé toute son enfance et son adolescence dans cette ville où il a fait son cours classique. Il vient à Montréal, à 23 ans, pour faire sa maîtrise en littérature. C'est alors qu'il rencontre Hélène Cixous qui était venue donner un séminaire. Après sa maîtrise, il part donc à Paris faire son doctorat sur Georges Bataille, avec Hélène Cixous comme directrice de thèse. C'est durant ces quatre années à Paris qu'il est marqué par le milieu du Mouvement de

libération de la femme (MLF). Il revient au Québec en 1979 pour enseigner à l'Université de Montréal. En 1981, il publie un premier livre, *Le Mythe de Nelligan* (éditions Quinze), dans lequel il tente de déconstruire le « sujet national » québécois (mère-France-origine-manque) à travers le mythe Nelligan. Dans les essais qui composent son présent recueil, il continue le même travail : penser le Québec (ou au Québec) d'un point de vue esthétique.

« Mon livre est, au fond, un effort de faire sens, de se raccrocher au sens dans un contexte de dépression. Je vis mon existence québécoise comme une perte du sens. L'Europe est un monde où il y a encore du sens, où il y a encore une loi, où il y a encore un Père symbolique (des institutions, des hiérarchies, etc.). On peut donc le critiquer, le diviser et jouer avec. Alors qu'ici, on est tellement mou, diffus, évanescents que tout le monde est dans la marge de quelque chose, mais personne ne tient la position patriarcale. La position tenue, par exemple, par l'Académie en France. Même à l'université, ici, on ne tient pas le discours du père. »

Mais, d'après l'auteur, la situation du Québec n'est pas désespérée pour autant. « On est en train de se construire une bourgeoisie puissante pour la première fois de notre histoire. Il faut commencer par là. Il n'y a pas de possibilité d'indépendance sans une bourgeoisie. Qu'on soit enfin opprimé par notre propre bourgeoisie ; maintenant, on pourra faire l'indépendance et se chicaner entre nous. Parce que, autrement, les enjeux sont trop mêlés. La mère est du côté de la culture pendant que le père se fait opprimer par les Anglais... Tous ces vieux *patterns* sont heureusement en train de disparaître. Il va enfin y avoir des gens par

rapport à qui on pourra être dans la marge. »

Jean Larose voudrait qu'il y ait du génie dans le pays. Il voudrait qu'on résiste à l'emprise des *mass-media*, au règne de l'image, à la destruction du sens qui affecte toutes les sociétés modernes devant l'américanisation aplatisante. De ce point de vue, la situation de la « petite noirceur » n'est pas particulièrement québécoise. « C'est presque par hasard que mon livre parle du Québec. Les problèmes de la "petite noirceur" ne sont pas exclusivement québécois, même si ce que je décris est une illustration québécoise. Ces problèmes de modernité, de destruction des cultures traditionnelles par l'américanisation, par la dépression du sens, par la mélancolie des cultures se retrouvent partout, de façons différentes. »

Comment se sortir de cette violence quotidienne qui nous vient des images américaines ? « En faisant d'abord une rupture complète avec le nationalisme. En affirmant ensuite notre position française en Amérique anglaise. Et, le plus important, en travaillant la langue tout en se laissant travailler par elle. » Cela ne pourra arriver que si l'on élabore une politique linguistique cohérente et intelligente. « La politique d'enseignement de la langue au Québec est une aberration. On veut réduire la langue à un outil de communication. C'est une conception métaphysique de la langue très dangereuse. On oublie ainsi que la langue est quelque chose en soi qu'on doit travailler et qui nous travaille en retour. En liant l'apprentissage de la langue à une situation de communication, on en fait une loi d'échange courant (commercial) qui devient une véritable loi de contrainte idéologique, c'est-à-dire une répression sur la langue. »

Jean Larose travaille beaucoup



ses textes. Il fait toujours au moins cinq brouillons et deux ou trois versions du même texte. Les résultats sont là pour le prouver. Il prépare, pour les prochaines années, une oeuvre qui « serait, pour la plongée sous-marine, ce que Melville a fait pour la chasse à la baleine, tout en faisant le roman de notre époque. »

Histoire des sciences au Québec



Retracer la genèse et le développement des sciences au Québec depuis les débuts de la colonie jusqu'à l'aube du XXIe siècle : c'est l'objet de l'ouvrage que lancent, la semaine prochaine, les éditions du Boréal. De la conclusion de *Histoire des sciences au Québec* signée par Luc Chartrand, Raymond Duchesne et Yves Gingras, voici un extrait où le rôle de l'Église dans ce cheminement scientifique fait l'objet d'un examen critique.

LUC CHARTRAND, RAYMOND DUCHESNE et YVES GINGRAS

LA QUESTION de l'attitude de l'Église catholique à l'endroit des sciences, tout aussi complexe que celle des influences culturelles étrangères, a également été embrouillée par les analyses et les jugements superficiels. L'épisode ultramontain a joué à cet égard un rôle déformant, laissant croire à plusieurs que le clergé avait abusé de son monopole sur l'éducation pour étouffer littéralement les sciences.

Ce monopole, il est vrai, dure plus d'un siècle, soit du milieu du XIXe siècle à 1960, période au cours de laquelle les institutions d'enseignement ne forment qu'un petit nombre de scientifiques et d'ingénieurs par rapport à des légions de prêtres, d'hommes de loi et de médecins. Pourquoi le clergé catholique francophone n'a-t-il pas tenté de briser le cercle vicieux de la dépendance économique nationale par l'éducation ? Les capitaux manquant, n'était-il pas au moins possible de former des ingénieurs, des chimistes, des agronomes, des biologistes, etc., et de les laisser s'imposer peu à peu sur le marché du travail ? Pourquoi n'avoir pas entrepris par l'éducation la reconquête économique du Québec ? Les recettes de 1920 et de 1960 n'étaient-elles pas applicables dès le XIXe siècle ?

Un point en tout cas est clair : l'Église ne s'est jamais formellement opposée au progrès des sciences, pas plus qu'au développement technologique et au progrès. Sans doute y avait-il dans le clergé une fraction conservatrice, attachée aux traditions et hostile aux changements sociaux comme à l'industrialisation. Sans doute quelques abbés ont-ils célébré l'idéal d'un Canada français exclusivement agricole et replié sur lui-même. Toutefois, à travers tout le XIXe siècle et une bonne partie du XXe, on chercherait en vain une condamnation des sciences par

Suite à la page D-8



Les trois auteurs de cette *Histoire des sciences au Québec* : LUC CHARTRAND, journaliste, RAYMOND DUCHESNE, professeur à Télé-Université, et YVES GINGRAS, attaché de recherches au département de sociologie de l'Université de Montréal.

La librairie Pantoute joue un rôle de premier plan dans l'animation littéraire à Québec

LORI SAINT-MARTIN

EN ENTRANT à la librairie Pantoute, les bibliophiles se sentent tout de suite chez eux. Située rue Saint-Jean, au coeur du Vieux Québec, la librairie occupe un vaste local de plus de 20,000 pieds carrés, haut et ensoleillé, aux tablettes et présentoirs en bois clair. C'est un endroit où il fait bon flâner, et les Québécois ne s'en privent pas : de nombreux clients viennent y faire un tour à intervalles réguliers, ou lorsqu'une fringale de lecture s'empare d'eux (la librairie est ouverte tous les jours jusqu'à 22 h).

Denis LeBrun, fondateur et président du conseil d'administration, et Claire Taillon, gérante, parlent avec amour de cette librairie pas comme les autres. Fondée en 1972 par quatre associés (tous partis depuis, sauf M. LeBrun), elle offrait au début des livres d'occasion. Elle occupait alors un tout petit local au fond d'une cour, rue Saint-Jean, et répondait aux rêves contre-culturels de l'époque : féminisme, écologie, homosexualité étaient à l'ordre du jour.

Avec le temps, on déménage, on se fait couper les cheveux, on commence à vendre du neuf. La librairie s'installe rue Garneau, puis de nouveau rue Saint-Jean, dans des locaux toujours plus grands. En 1982, un incendie détruit tout et il faut repartir à zéro. Après quelques locaux de fortune, on trouve enfin l'endroit rêvé, que l'on espère ne pas quitter de si tôt.

Suite à la page D-8



La librairie Pantoute, rue Saint-Jean, à Québec.

Photo Jacques Boissinot/PC



FERNAND DUMONT LE SORT DE LA CULTURE

344 p. — 24,95\$

- *Le Sort de la culture* examine lucidement les transformations, la mouvance historique et la mutation récente de la culture québécoise.
- Dans un style sobre et intelligible, Fernand Dumont nous offre un essai magistral sur le *Sort de la culture* québécoise.

ESSAI

l'Hexagone

HEINZ WEINMANN DU CANADA AU QUÉBEC GÉNÉALOGIE D'UNE HISTOIRE

496 p. — 24,95\$

- Une grande synthèse historique post-référendaire qui se lit comme un véritable roman.
- «Le livre de Heinz Weinmann n'a rien de rassurant. L'histoire du Québec n'est plus un cantique, mais une tragédie».

ESSAI

lieu distinctif d'édition littéraire québécoise



LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Myriam première	Francine Noël	VLB	(1)*
2 La Popessa	Murphy/Arlington	Lieu commun	(2)
3 Une invitation pour Matlock	Robert Ludlum	Laffont	(3)
4 La Nuit sacrée	Tahar Ben Jelloun	Seuil	(4)
5 Brume	Stephen King	Albin Michel	(8)
6 Blizzard sur Québec	Alice Parizeau	Québec/Amér.	(6)
7 Les Filles de Caleb I & II	Arllette Cousture	Québec/Amér.	(5)
8 Corps à corps	A.-E. Dreuilhe	Gallimard	(7)
9 L'Héritage	Victor-L. Beaulieu	Stanké	(9)
10 Ouragan II	James Clavell	Stock	(10)

Ouvrages généraux

1 Astérix chez Rahazade	R. Goscinny A. Uderzo	Albert René	(2)
2 La Bombe et l'orchidée	Fernand Seguin	Libre Expression	(1)
3 Dieu ne joue pas aux dés	Henri Laborit	éd. de l'Homme	(4)
4 Le Guide du vin	Phaneuf	La Presse	(3)
5 La Part du lion	Linda McQuaig	du Roseau	(-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoûte, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes, Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Librairies G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française. * Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Les best-sellers

Bonne nuit, faites de beaux cauchemars...

BRUME
Stephen King
nouvelles (traduction de *Skeleton Crew*, 1985)
Paris, Albin Michel
1987, 643 pages

DENIS SAINT-JACQUES

FAUT-IL présenter Stephen King, l'auteur de *Shining*, *Cujo*, *Christine*, et autres romans tous à grand succès et tous adaptés au cinéma ? Ou vous avez déjà lu, ou il y a fort à parier que cela ne vous intéresse pas; car, dans le genre qu'il pratique, cet auteur domine depuis longtemps les listes de *best-sellers*. Il a même eu droit à la photo de page couverture du *Time* cette année; voilà, certes, l'un des écrivains les plus lus au monde. Aimez-vous l'inquiétude de l'étrange, le frisson de l'horreur, le hurlement de l'épouvante ? Alors, si, par hasard, vous ne connaissez de Stephen King que les adaptations cinématographiques de ses oeuvres, jetez un coup d'oeil aux nouvelles de *Brume*.

Ce recueil vous ouvrira l'accès à un univers plus varié que celui d'un simple roman. À vrai dire, vous y trouverez une introduction et des notes de l'auteur, une « novella », une vingtaine de nouvelles, et même deux poèmes; vous serez entraînés

du côté du fantastique, mais aussi de la science-fiction; du côté de la peur, mais aussi de l'humour; du côté de l'insaisissable, mais aussi de la logique du quotidien. En tout cas, vous découvrirez là une région que vous croyez connaître et que vous n'avez jamais vue sous cet angle : le Maine, ou vit S. King, celui de l'intérieur, de la forêt et des lacs, où un raccourci pris sans trop peser les risques peut vous conduire vers un ailleurs absolu.

La « novella » qui ouvre le livre et lui donne son titre, « *Brume* », s'étend sur près de 150 pages; c'est une « histoire d'un réjouissant mauvais goût », de l'aveu même de l'auteur. « Vous êtes censé la voir en noir et blanc, un bras passé autour de l'épaule de votre petit(e) ami(e), avec un gros haut-parleur posé sur la fenêtre. » S'y manifeste l'horreur du dérèglement fondamental de l'univers et de la domination des monstres, mais on voit vite que ces êtres terrifiants ne préoccupent pas tant King que les réactions des humains qui y font face. Une fois les monstres arrivés, comment des humains tout ce qu'il y a d'ordinaire continuent-ils à vivre ? quels seront les héros ? quels seront ceux de la sauvagerie gagnera ? Quoi qu'il en soit, si vous avez les nerfs fragiles et tendance aux cauchemars, je ne vous recom-

mande pas celle-là. Mauvais goût sûrement, mais aussi un certain pouvoir de hantise.

Le fantastique n'a pourtant pas besoin de tous ces déploiements. Parfois, un simple petit jouet mécanique et qui ne fonctionne même pas suffit à déclencher le mal et l'angoisse, un singe en peluche par exemple, ou encore un vieux miroir d'époque, qui tuent l'un et l'autre, à moins que vous ne croyiez à des coïncidences bien improbables. Nous nous confrontons là à un thème classique que le genre ne cesse d'exploiter. « L'image de la faucheuse — qui paraît dans un miroir —, écrite à 18 ans, n'en tire rien de très original encore, mais « *Le Singe* » manifeste une inspiration très personnelle et une efficacité indiscutable, avec en prime une conclusion surprise humoristique. Vous ne serez plus capables de voir un animal en peluche avec les mêmes yeux.

Les *aficionados* de science-fiction lèveront sans doute le nez sur les incursions que se permet King dans leur chasse gardée. « Thème déjà traité et beaucoup mieux par Dick (Lem, Le Guin, qui vous voudrez), poncif sans intérêt, perspective dépassée... » Vous connaissez comme moi les formules de mépris canoniques avec lesquelles les initiés reçoivent les intrus dans le sacro-saint science-fiction. Si « Machine divine à traitement de texte » emprunte une voie un peu prévisible et « n'est pas le meilleur récit que [l'auteur] ait jamais écrit [...], il n'est pas trop mal non plus. Il donne un certain plaisir », trouve Stephen King, et sans doute peut-on le suivre à ce propos. Et « *L'Excursion* » offre quelque chose d'assez saisissant en son genre sur le thème de la téléportation. Une histoire dont le côté familial ajoute un certain piment à l'horreur. Au fond, King ne s'intéresse pas à la science, comme on le lui a déjà reproché, mais bien aux voies de l'angoisse où qu'elles passent et tant pis pour la S-F s'il y trouve sa proie.

Je ne commenterai pas ici chacun des récits du livre, mais je m'en voudrais de ne pas indiquer quelques nouvelles qui marquent les temps

forts de l'ensemble. Celle qui va le plus loin, pas du tout fantastique, mais proprement insupportable, vraiment atroce, avec un si joli titre, « *Le Goût de vivre* ». Jusqu'où va-t-il, ce goût ? A vous de voir. Il y a aussi « *Nona* », une très chouette histoire de folie et de rats, de cimetières aussi. Pour les cœurs solides, je n'en dirai pas plus. La lecture du « *Radeau* » est également ses charmes délicats : savez-vous vraiment ce qu'il y a dans l'eau noire d'un lac de montagne abandonné de ses vacanciers et où un radeau attend encore paisiblement votre venue, imprudent nageur ? Vous pressentez que vous n'en reviendrez pas, mais que vous arriverez tout se termine heureusement et que les liens familiaux ont leur importance dans cet univers. Toutes ces histoires veulent favoriser chez les dormeurs trop paisibles des idées nocturnes stimulantes qui permettent de s'évader du train-train quotidien.

Un mot, en terminant, de la traduction qui, produite en France pour des lecteurs hexagonaux, fait des *Steelers* de Pittsburg des « *Cuirassés* » et, en général, du parler populaire *New England* ce que vous pouvez aisément imaginer. Cela donne une touche assez étrange à certains récits, en particulier à « *Grandes Roues* » où des camionneurs et un garagiste saouls discutent dans un garage en des termes et des tournures franchement exotiques. Pour des voisins immédiats comme nous, cela dérange. Mais vous ne devriez pas vous refuser la lecture de *Brume* pour un pareil motif, on croira que vous voulez vous défilier, par peur, et, vraiment, avoir peur d'un livre ! Non, il vous faut maintenant affronter l'angoisse et le danger. Bons rêves, et je vous souhaite d'en revenir intact...

LES ONDES LITTÉRAIRES

TÉLÉVISION

Au réseau français de **Radio-Canada**, le dimanche à 9 h 30 : *Livre ouvert*, une série conçue pour promouvoir le goût de la lecture chez l'enfant.

Au réseau de **Télé-Métropole**, le dimanche de midi à 14 h : à *Bon Dimanche*, Reine Malo propose la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

À **TVFQ** (câble 30), dimanche à 14 h, reprise de l'émission *Apostrophes*, animée par Bernard Pivot, sous le thème « À la table d'hôte ».

Au réseau français de **Radio-Canada**, dimanche à 16 h, Nathalie Petrowski et Daniel Pinard animent *La Grande Visite*, une émission où l'on reçoit parfois un écrivain.

Au réseau **Vidéotron**, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écriture d'ici*, Christine Champagne reçoit un écrivain. (En reprise mardi à 13 h 30, vendredi à 4 h 30 et samedi à 14 h 30.)

RADIO AM

À la radio AM de **Radio-Canada**, du lundi au vendredi, aux *Belles Heures*, entre 13 h et 15 h, Suzanne Giguère parle de littérature. L'émission est maintenant animée par Winston McQuade.

À **Radio-Canada**, les lundi, mardi et jeudi 25, 26 et 28 janvier et les mardi 2 et vendredi 5 février, à l'émission *L'Aventure*, Robert Blondin s'entretient avec Arlette Cousture, auteur du *best-seller Les Filles de Caleb*.

RADIO FM

À **CIBL-FM**, Montréal, dimanche à 17 h 30, Yves Boisvert lit des extraits d'auteurs québécois ou canadiens à l'émission *Textes*, une présentation des Écrits des Forges également diffusée sur CKRL-FM (Québec) et CFLX-FM (Sherbrooke).

À **Radio-Canada**, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère, animé par Réjane Bougé, avec les chroniques de Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert.

À **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature d'ici, animé par Marie-Claire Girard, avec les chroniques de Jérôme Daviault (essais), Roch Poisson (fiction) et Robert Mélançon (poésie).

À **Radio-Canada**, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles*, animé par André Carpentier, avec les chroniques de Michel Lord (science-fiction/fantastique), Jean-Marie Poupart (policier/espionnage) et Jacques Samson (bande dessinée).

À **Radio-Canada**, mercredi à 21 h 30 : *Le Jardin secret*. Gilles Archambault reçoit le poète et essayiste Jacques Brault.

À **Radio-Canada**, mercredi à 22 h : *Littératures*. « L'Empire des lettres », introduction à la littérature chinoise classique (3e de 10 émissions).

À **Radio-Canada**, jeudi à 16 h : *Les Idées à l'essai*. Claude Lévesque s'entretient avec Henri Laborit, auteur du livre *Dieu ne joue pas aux dés*.

À **Radio-Canada**, vendredi à 17 h : *L'Art et la plume* (4e de huit émissions).

À **Radio-Canada**, vendredi à 22 h : *Trajets et recherches*. Claude Lévesque s'entretient avec Jacques Godbout. — M.M.

Faut **LE DEVOIR** pour le croire!

10 à 50 %

GRANDE VENTE D'INVENTAIRE

à la Boutique et Librairie du Musée

du 26 janvier au 7 février
entrée gratuite



Boutique du Musée des beaux-arts, 1379 Ouest Sherbrooke - tél.: 285-1600
Ouvert du mardi au dimanche : de 10h à 17h

NOUVEAUTÉ THÉÂTRE

LES FANTÔMES DE MARTIN de Gilbert Turp



Les fantômes de Martin, c'est un cri de désespoir et un message d'espoir. Que faut-il faire quand toutes les avenues sont bloquées? Est-il permis de rêver, de refuser de rater sa vie quand on a vingt ans?

116 pages — 9,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

LA VIE LITTÉRAIRE

MARC MORIN

Dans l'Outaouais

RIVE GAUCHE, à Hull, la galerie d'art contemporain Axe néo-7 (205, rue Montcalm) présente une exposition intitulée « Il y a des royaumes qui nous sont à jamais interdits », alliant les photographies de Jean-Jacques Ringuette aux poèmes de Gérard Gaudet. Ce dernier, collaborateur au DEVOIR, est professeur au collège des Trois-Rivières et directeur de la revue *Estuaire*. Il a publié à l'Hexagone. Ouverte mercredi dernier, l'exposition se poursuit jusqu'au 20 février.

Rive droite, Gabrielle Poulin occupe, depuis le 4 janvier et jusqu'au 31 mars, le poste d'écrivain en résidence à la bibliothèque publique de la Ville d'Ottawa (120 Melcalfe Street), grâce à une subvention du ministère ontarien de la Culture et des Communications. Durant cette période, Mme Poulin donnera des conférences et des lectures publiques et rencontrera, sur rendez-vous, des auteurs francophones de la région outaouaise pour évaluer leurs manuscrits et leur prodiguer des conseils. On peut la joindre au numéro (613) 236-0301, poste 297.

Deux têtes en poche

PUBLIÉ en 1981 aux éditions du Seuil, le roman *Les Têtes à Papineau*, de Jacques Godbout, vient d'être réédité en format de poche, toujours au Seuil. « *Les Têtes à Papineau*, c'est gai, féroce, fort bien écrit et plus

voltairien que terroriste », commentait en 1981 François Nourissier dans le magazine français *Le Point*. L'édition de poche (156 pages) se vend \$ 7,95.

Découvertes 88

LA « POÈTE animante » Janou Saint-Denis présente ses « découvertes poésie-jeunesse 88 », le mercredi 27 janvier à Place aux poètes. Carmen Bastida, Hans Bédard, Isabelle Courteau, Nane Couzier, Charles Mahony et Marie Olscamp liront leurs oeuvres, dès 21 h, à la Folie du large (1021, rue de Bleury, angle Viger).

Un dîner de la SÉC

LE PROCHAIN dîner-causerie de la Société des écrivains canadiens, section de Montréal, recevra Hélène Pelletier-Baillargeon, le jeudi 28 janvier à 18 h 30 au restaurant Guillaume-Tell. Pour renseignements ou réservations : 733-0754, 737-7603 ou 342-2529.

Outremont honore Louis Chantigny

LE MAIRE d'Outremont, Jérôme Choquet, a récemment remis au journaliste Louis Chantigny le « *Tournesol* », symbole d'excellence de la Ville d'Outremont, en reconnaissance de son travail dans le domaine culturel. M. Chantigny travaille à une biographie d'André Laurendeau, ex-rédacteur en chef du DEVOIR, et à une biographie de l'ex-lutteur Maurice « *Mad Dod* » Vachon.

Aimez-vous

Stendhal



Devenez membre de l'Association Internationale des Amis de Stendhal section montréalaise

Pour tous renseignements; tél.: 398-7408 ou 398-7409 (jour) 281-0883 (soir)

Des nouvelles de Québec: humour à froid et douce paranoïa

LETTRES QUÉBÉCOISES

MEILLEUR AVANT : 31/12/99
Nouvelles d'en-bas
ouvrage collectif
Québec, Le Palindrome
1987, 285 pages

NI LE LIEU NI L'HEURE
Gilles Pellerin
Québec, L'Instant même
1987, 171 pages

JEAN-ROCH BOIVIN

IL SE PUBLIE de plus en plus de recueils de nouvelles. Cela semblerait vouloir dire que de plus en plus d'écrivains y trouvent une forme d'expression qui leur convient et que les éditeurs ont compris que lectrices et lecteurs en redemandaient. J'en avais six sur ma table et si j'ai

choisi ces deux-là, c'est tout simplement qu'ils nous viennent de Québec.

Le premier, ouvrage collectif, affiche un parti pris résolu d'amuser. En font foi le titre, le nom de l'éditeur et même un avertissement préliminaire. Mais qu'est-ce qu'un « palindrome » ? Selon *Le Petit Robert* : « Un groupe de mots qui peut être lu indifféremment de gauche à droite ou de droite à gauche en conservant le même sens (ex. : élu par cette crapule). » On ne reculera donc devant rien. Ce serait de l'écriture ludique. Notion que je conçois mal, l'écriture m'apparaissant toujours de ces jeux périlleux qui se retournent facilement contre vous à la moindre maladresse. L'auteur peut bien s'amuser en écrivant sans que le lecteur s'amuse autant. Je n'ai pas marché à tout coup. Il m'est arrivé de penser à ces clowns de cirque qui font des numéros d'acrobatie ratés : il faut qu'ils soient d'excellents acrobates pour les rater à point et

vous faire rire plutôt que de vous désoler. Ces neuf jeunes auteurs, novices bien qu'ayant publié dans des revues, ne manquent pas d'audace. Il en faudra aussi au lecteur. Moyennant quoi il en retirera une bonne pinte de bon sang.

Jean Désy nous en paie une bonne traite avec ses « Risibles angoisses » qui occupent les 50 premières pages du recueil. Le narrateur est, à sa façon, bien philosophe. Il est plus facile de se souvenir d'une jambe cassée, d'un œil crevé, que d'une grande joie. Donc, la vie vécue qu'on se remémore à un âge avancé, quand on a attrapé tout ce qu'on peut imaginer de déboires physiques comme le ci-devant narrateur, ça vous fait mal partout, mais délicieusement... Après tout, si l'on est encore là pour se la rappeler, c'est qu'on s'en est échappé la vie belle ! C'est habilement construit et prestement raconté, tendre et grinçant, sans cabotinage.

C'est plus sérieux au « Rayon des femmes », de Sylvie Moisan, puisque l'héroïne décide de « s'acheter » (sic) au magasin. Cela lui permettra de choisir un modèle de femme et de venir l'échanger, une fois, deux fois... Car, après tout, c'est lequel, le bon ? Pas facile de s'y reconnaître, donc pas facile à vivre ni à raconter. Sylvie Moisan se tire bien de toutes les impasses d'une narration où « je » est aussi une autre. Un peu didactique pour un lecteur empesé comme moi.

Dans « Hôtel Calypso », j'avoue avoir mis les freins pendant quelques pages avant de m'abandonner à la belle dérive urbaine de Winston Paul. Les licences syntaxiques, c'était trop de débauche pour moi. Ça me faisait l'effet de crocs-en-jambe. En acceptant de tituber un peu, j'ai fini par accepter de me laisser aller à fond à ce vagabondage éthylique.

Pour être juste, je devrais souli-

gner les qualités des nouvelles de Nando Michaud et de Jacques Désy. L'espace me faisant défaut, j'ajouterais seulement que le recueil tient ses promesses : de l'humour à froid, quelquefois savamment naïf, d'autres fois naïvement savant.

Chez Gilles Pellerin, la naïveté serait bien le dernier des défauts. On serait plutôt du côté d'une lucidité aiguë, incontournable, qui arrive à donner à la réalité ordinaire sa doubleure de rêve, mais souvent à la frontière du cauchemar.

Toutes ces nouvelles sont très brèves et c'est leur première qualité. En phrases courtes, dans une construction finement découpée, tout s'installe très vite des personnages, de l'incident, des mots échangés et de ce qui est retenu, d'une atmosphère, d'un état du moment. Et c'est fini. On voudrait quelquefois à l'auteur de laisser tomber ce qui allait si vite quelque part. Alors, on se précipite

sur la nouvelle suivante. Et ça recommence. Jusqu'à la petite déchirure. Amis, amants, amours. Mais aussi la petite paranoïa de la déchirure intime.

On trouvera 30 nouvelles dans ce recueil, toutes parfaitement maîtrisées, ce qui, rapport qualité/prix, en fait une aubaine. Elles sont regroupées sous trois titres : « La Faveur de la nuit », « Incidents groupés » et « Les Lignes de leurs mains ». Les nouvelles de cette dernière partie sont conçues comme des révérences littéraires. À Kafka, à Kundera, à Robbe-Grillet, etc. L'auteur est également rédacteur en chef de la superbe revue littéraire *Nuit blanche*, publiée à Québec. C'est un passionné de littérature et les *aficionados* se plairont en cette compagnie. Pour ma part, j'ai été très sensible à tous ces instantanés traversés par de traités petits glissements de la réalité, comme si ce n'était jamais ni le lieu, ni l'heure.

«La beauté qui se désespère»

TOUT VA RIEN

José Acquelin
Montréal, l'Hexagone
1987, 89 pages

BRESCIA MIRACLE DE LA JUSTICE AMÈRE

Yves Gosselin
Montréal, Triptyque
1987, 82 pages

DÉS NOIRCEURS DU CORPS

Louis Jacob
Trois-Rivières, Écrits des Forges
1987, 82 pages

JEAN ROYER

LA POÉSIE québécoise ne cesse de se renouveler et de se transformer. Elle est toujours bien vivante. Les années 1980 ont marqué un retour au « lisible » et au lyrisme, certes, mais il faut noter surtout que de nouvelles voix font entendre la question des rapports de l'individu au monde.

Avec son premier recueil, intitulé *Tout va rien*, José Acquelin (né en 1956 à Montréal) apporte un ton nouveau dans la poésie récente au Québec. Ses poèmes inventent une cosmogonie des contraires, cultivent l'anthropomorphisme et se parent d'humour en pleine détresse.

Pour Acquelin, l'homme est un piéton immobile de la Terre qui tourne et la vie est « cette fêche boomerang décrivant le zéro parfait ». Il ne reste à l'individu, dit le poète, que « ce peu insignifiant de non absence ». Car il sait que « le temps est un passant dont nous ne sommes que le chien ».

On peut lire ces poèmes de désespoir comme des appels au détachement en même temps que des invi-

tations à inventer sa propre « présence » au monde.

Le langage de José Acquelin se nourrit du culte des contraires, afin de déjouer l'énigme du monde : « Le soleil est noir parce que la lune est blanche/ le ciel est un avion qui n'a jamais atterri/ étoiles vous n'êtes pas loin/ c'est nous qui ne sommes pas proches. »

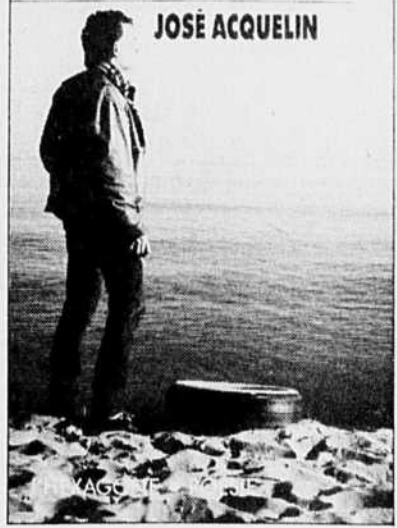
Tout au long de la lecture de ce recueil, on est remué par le renouveau de ce ton qui a l'audace de défaire le langage familier puis de l'intégrer à une vision lucide — cynique et tendre à la fois — de la vie.

Comment ne pas citer ce poème qui définit bien la démarche de José Acquelin et le ton irrésistible de cette voix neuve : « *L'oeil pelé la barbe faite/ ce qu'il peut rester d'un je en ville/ avance dans un des matins de ce monde/ c'est un passage du particulier au général/ qui se fait souvent aux heures d'influence/ jusque là ça va mais sans l'arbre/ sur l'autre côté de ce même monde/ et en même temps : un soir recule/ qui subit par son seul vert/ déverglisse tout ce qui m'a/ fait croire poète.* »

Yves Gosselin, pour sa part, cultive le ton grave. Dans *Brescia miracle de la justice amère*, le poète veut nommer « la beauté qui se désespère » de façon lapidaire et définitive. Nous voici en pleine lumière, c'est-à-dire en pleine éternité, dans une ville de Lombardie, Brescia, dont les morts nous rappellent notre « nudité ».

Le poète est aux prises avec les mystères de l'enfance, de la femme,

TOUT VA RIEN



de la souffrance et de la mort. Ses seules armes sont « les vertus solitaires/ du chant ».

Cette voix d'une poésie métaphysique tient son éloquence de Rimbaud, René Char et parfois de l'éso-térisme. Elle soutient, cependant, une émotion personnelle qui se situe quelque part entre Apollinaire et Cendrars. Il faudra porter attention à cette voix qui ne craint ni les hauteurs ni les confidences : « *À peine possèdes-tu le sens des images/ et des choses vues/ À peine t'es-tu donné d'approcher les vertus solitaires/ du chant/ Mais dois-tu le dire/ pour ceux qui ne soupçonnent plus la pauvreté immédiate/ Une main patiente dans la lumière/ qui attend une définition foudroyante de la mort/ Des yeux habitent au coeur des ruines/ alors qu'un homme est atteint dans son imparfaite substance.* »

Signalons, enfin, le septième livre de Louis Jacob : *Des noirceurs du corps*. Voilà le meilleur recueil de ce poète, même si l'on note une certaine redondance des thèmes ainsi que des facilités de langage.

Avec Jacob, nous nous retrouvons dans la nuit du corps comme dans la nuit du monde. Le poète poursuit son inventaire de la solitude et de la souffrance. Ses mots sont ceux du coeur, ceux des nerfs et des dents. La plainte de Louis Jacob continue d'aguiser notre mémoire du monde. Cette musique grinçante nous empêche de ronronner de contentement.

Ce recueil, en écho au précédent (*Sur le fond de l'air*, 1984), nous fait entendre la poésie de Jacob comme celle des « protest songs » : « *Quand nos doigts dessinent la terre/ comme un seul corps/ et que tout y tient dans une seule main/ comme en un seul humain/ couché dans la nuit qui s'épiderme chaude/ quand cette nuit de chaleur pense à toi/ et que ça lèche l'enfance des grosses plaies/ quand on répète il le faut/ et qu'on finit par dire ça va aller.* »

Entre l'auteur et les textes

LES ESSAIS

LA CRÉATION

DE GÉRARD BESSETTE
Réjean Robidoux
Montréal, Québec/Amérique
1987, 210 pages

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

MALGRÉ son titre d'un goût douteux et plutôt ambigu, ce n'est pas toute la « création » de Gérard Bessette que Réjean Robidoux analyse dans ce livre. Les essais sont délaissés au profit de la fiction uniquement et ne sont rappelés à l'occasion que pour appuyer la lecture que propose le critique de la prose romanesque. *La Création de Gérard Bessette* porte donc sur cette dernière avec, en sus, une étude de *Poèmes temporels*, unique recueil poétique et première publication de l'auteur des *Anthropoïdes*, en 1984.

L'oeuvre de Gérard Bessette, protéiforme, posant et reposant la question du langage selon différentes perspectives, est à la fois très et trop peu connue. Considérée comme importante, cette production est souvent ramenée à un ou deux titres, presque toujours les mêmes, laissant dans l'ombre des ouvrages importants. Lecteur — et exégète — depuis un quart de siècle des ouvrages de Bessette, Robidoux s'astreint ici à un véritable travail de moine et se penche sur une oeuvre qu'il connaît manifestement très bien. À certains égards, on pourrait, en fait, se demander s'il ne la connaît pas trop bien, dans la mesure où il lui arrive à maintes reprises de multiplier (et parfois de répéter) des détails d'un intérêt pour le moins discutable.

Divisé conventionnellement en deux parties : l'homme (« Cheminement biographiques ») et l'oeuvre

(« L'oeuvre de création »), le livre n'est pas exempt de détails anecdotiques sans grand intérêt, de la destination des voyages de l'auteur jusqu'aux sempiternelles photos qui vont du berceau jusqu'à l'âge adulte. Ce type d'information reflète un pré-supposé discutabile, qui permet de ramener régulièrement l'homme à l'oeuvre, et vice versa.

À force de vouloir concilier l'un et l'autre, l'auteur multiplie les répétitions entre la première et la seconde partie de son ouvrage. Ainsi, le fait que Bessette ait commencé la rédaction de *L'Incubation* sur un cahier de marque *Héraklès* doit être particulièrement pertinent pour l'auteur puisqu'il y revient trois fois (pages 22, 76, 162), en précisant à chaque fois que le cahier a été acheté à Paris; la définition de la cénesthésie nous est fournie à deux reprises, pages 79 et 172; la genèse de *L'Incubation* est présentée deux fois de la même façon, aux pages 56 et 161; quant au titre d'un article de Jacques Allard sur *Le Libraire*, il a laissé l'auteur ébaubi au point que je me suis refusé à compter le nombre de fois où il en parle. Et encore, je ne relève pas les citations de romans et les extraits d'entretiens qui se répètent...

Les textes sont étudiés les uns



GÉRARD BESSETTE.

après les autres, de façon linéaire et dans l'ordre chronologique. Peu dynamique, cette méthode scolaire l'est encore moins quand elle achoppe sur des détails : par exemple, relever systématiquement les coquilles qu'on retrouve dans l'édition des *Poèmes temporels* — recueil de poèmes pour lequel l'auteur accorde plus du double de l'espace qu'il réserve aux *Anthropoïdes*, soit dit en passant.

Au nom du père

FRAYAGES

La naissance de la psychanalyse... à Montréal
Société d'éditions Frayages
151 pages

GUY FERLAND

CE TROISIÈME numéro de *Frayages* propose une remontée aux « origines » de la psychanalyse à Montréal. Aussi surprenant que cela puisse paraître, la psychanalyse a partie liée avec la religion à ses débuts ici. C'est, en effet, à l'Institut de psychologie, appartenant à la faculté de philosophie dirigée par des dominicains et chapeauté par le cardinal, qu'on enseignait pour la première fois la psychanalyse (le père Noël Mailloux en tête). Dans une entrevue, André Lussier relate les temps héroïques de ces débuts passionnés. C'est vers 1946 que le docteur Miguel Prados fonde le célèbre et presque mythique « *Montreal Psychoanalytic Club* » (sic). Entre amis, on discutait, buvait et mangeait de la psychanalyse. Mais voilà, l'ordre, la loi, en un mot l'autorité s'impose de l'extérieur. On voulait être reconnu. Le « *Montreal Psychoanalytic Club* » prit fin en 1952.

Avec la lutte pour la reconnaissance d'une institution québécoise par une association internationale vint également une horde de problèmes administratifs. « Mais dès lors, aux prises avec des institutions officielles, avec McGill, la médecine, la psychiatrie, l'Association internationale, nous avons perdu le caractère "sacré" des premières années de grâce », nous dit André Lussier dans son entrevue. Cette nostalgie est partagée par plusieurs dans les pages de ce numéro. Mais cela n'empêche pas certains d'interroger les liens étroits qu'entretenait la psychanalyse avec la religion à ses débuts (Lise Monette : « Malaise dans le religieux »); de mettre en question la nécessité de la formation médicale pour être psychanalyste (Jean Bossé : « L'Analyse profane ? »); de souligner la dif-

ficulté d'acceptation d'une femme dans l'institution psychanalytique (« Souvenances : un entretien avec Gabrielle Clerk »); d'interroger le rôle et la valeur du psychanalyste hors-institution (« Une parole : entretien avec Michel Dansereau » et « La Marge psychanalytique », de François Peraldi); de signaler le contexte socio-politique dans lequel pris naissance la psychanalyse (Yvan Lamonde : « Psychanalyse et topique historique »); et, plus fondamentalement, de questionner la signification du terme psychanalyste (Mireille Lafortune : « Dérive »). Claude Lévesque, en finissant, montre le caractère inéluctable et incessant de cet entretien infini qu'est la psychanalyse, même lorsqu'on remonte ainsi à son « origine ».

Tous nos surplus à prix de sacrifice

SOLDE LIQUIDATION DE STOCK

Des rabais allant jusqu'à 90% sur tous les livres en magasin

«La pléiade» à 30% de réduction

Formats poche à .99¢

Des milliers de livres d'enfant à prix incroyables

Tous les soirs jusqu'à 21 heures

LE MÉCAN LIBRAIRE
371 ouest, ave. Laurier
Montréal, QC - H2V 2K6
Tél. (514) 273-2841

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

samedi 30 janvier de 14h à 16h

J. R. LÉVEILLÉE
MONTREAL POÉSIE
présenté par
VLADIMIR KRYSINSKI

JACQUELINE BLAY
L'ARTICLE 23
Les péripéties législatives et juridiques du fait français au Manitoba 1870 — 1986
présenté par
PAUL-ANDRÉ COMEAU
Éditions du Blé St-Boniface

vendredi 5 février de 17h à 19h
CONTES ET RÉCITS D'AUJOURD'HUI
Éditions XYZ

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h30

de 9 à 9
363 jours cette année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél. : 274-3669

LES ESSAIS DES TEMPS MODERNES

CARRÈRE D'ENCAUSSE
NI PAIX NI GUERRE
Champs Flammarion

TRUFFAUT
LES FILMS DE MA VIE
Champs Contre-Champs Flammarion

J. TESTART
L'ŒUF TRANSPARENT
Champs Flammarion

ASTURIAS
TROIS DES QUATRE SOLEILS
SKIRA - LES SENTIERS DE LA CRÉATION
Champs Flammarion

De l'or pour votre matière grise
Champs Flammarion



LE PLAISIR des livres

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

MÉLODIE

Marcel Labine, Musique, dernier mouvement, NBJ, coll. « Auteur/e », 70 pages.

DES LETTRES s'entrevoient entre quatre amis séparés par le temps et l'espace. En filigrane à ces lettres, il y a le silence de la nuit et le silence du temps entre les sons. Une petite musique s'installe dans ce silence, un rythme prend forme. Les quatre amis se rencontreront probablement, mais les failles et les brèches ne seront jamais comblées. « Je ne désire pas qu'émette quelques sons, quelques bruits qui venaient d'un vivant. Voilà. »

EXIL

Marie Berdugo-Cohen, Yolande Cohen et Joseph Lévy, Juifs marocains à Montréal. Témoignages d'une immigration moderne, VLB éditeur, 212 pages.

POURQUOI émigrer ? Pourquoi 300.000 juifs marocains ont-ils quitté le Maroc en moins de 30 ans ? Pourquoi une partie de cette population s'est-elle installée à Montréal, plutôt qu'à Paris ou en Israël ? Comment les juifs marocains s'adaptent-ils à leur nouveau milieu ? À travers six récits de vie, inventés à partir d'une trentaine d'entrevues avec des juifs marocains habitant Montréal, les auteurs brossent un portrait des conditions de vie de ces éternels déracinés.



LITTÉRATURE

Jacques Derrida, Signéponge, Seuil, coll. « Fiction & cie », 121 pages.

IL S'AGIT, dans cet ouvrage, de la signature de Francis Ponge. Les deux critiques traditionnelles, la biographique et la formaliste, ont toujours passé à côté de cet événement. Pour elles, Francis Ponge est une personne, à la rigueur un objet, mais pour Jacques Derrida, c'est une chose. « Francis Ponge sera ma chose », dit l'auteur de l'ouvrage, d'entrée de jeu. « Francis Ponge est d'abord, pour moi, quelqu'un qui a su que pour savoir ce qu'il en est du nom et de la chose il faut s'occuper du sien, se laisser occuper par lui... » Et Jacques Derrida d'éponger sa signature...

COUPLES

Couples et parents des années quatre-vingt, sous la direction de René-B. Dandurand, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Questions de culture », n° 13, 284 pages.

DEPUIS la Révolution tranquille, d'importants changements ont affecté la vie familiale québécoise, tant dans la vie privée qu'au niveau de la société. Les comportements se sont modifiés entre les hommes et les femmes depuis l'avènement de la reconnaissance des femmes sur le marché du travail. Le pattern traditionnel « ménagère-pourvoyeur » ne tient plus. Les mariages ne tiennent plus toujours. L'Église joue un rôle moindre dans la vie de couple. L'État devient envahissant par les réglementations nécessaires pour protéger les plus démunis des désunions. De nouvelles figures apparaissent : « nouveau

père », père-de-fin-de-semaine, mère-femme-de-carrière, absence du père ou de la mère, mère-porteuse, etc. La société doit s'adapter à ces multiples transformations. Les articles de ce recueil donnent un aperçu de la diversité des nouveaux modèles culturels qui modulent la vie des couples et des parents, pendant les années 80.



DANTESQUE

François Hébert, Homo plasticus, éditions du Belfroi, 130 pages.

UN LIVRE de François « Alighieri Villon » Hébert est chose utile. Pour la bonne société des gens de lettres québécoises. Pas besoin de craie ni de bonne ardoise. Pour noter un ouvrage pareil avec son héros de fils. Une Divine Poutine ou une Poutine comédie. Ça revient au même : le sida est gratuit. Un mot maintenant sur tous ces mystères; Il y a un poète assis à la droite du Père. Et un mauvais romancier pris avec son héros de fils. Qui lui se révolte de se voir manipuler par des artifices. Gros comme ceux que tisse une araignée bénévole. Planteée dans les ronces rances en plein vol. Voilà le Pon aux Roses qu'on découvre. Au chant quatre-vingt-dix-huit dans lequel meurt le héros. Et je n'ai rien dit encore du contenu. Compte tenu qu'il n'y a rien à en dire. Mais plutôt un plaisir à en rire.

MYSTÈRES

Thomas Pynchon, L'arc-en-ciel de la gravité, traduit de l'américain par Michel Doury, Seuil, coll. « Fiction & cie », 763 pages.

PERSONNE n'a jamais vu Thomas Pynchon. Il est pourtant l'auteur de nombreux romans et nouvelles parmi les meilleurs de la littérature américaine contemporaine. Son style unique, débraillé et inventif au possible, lui vaut une renommée mondiale. Un souffle à la Henry Miller, associé à une maîtrise incroyable de la langue, donne un ton particulier à chacune de ses phrases. Après V et Vente à la criée du lot 49, voici une oeuvre colossale, immense, qui raconte l'histoire du monde. La Deuxième Guerre mondiale, les V2, la main de Dieu, les anges qui passent sans arrêt, les éjaculations laiteuses, les scènes de coprophagie, l'extermination de l'oiseau Dodo, etc., tout y passe dans cette comédie humaine tissée par l'écriture désinvolte de Pynchon.



L'appel de l'Amérique

LA ROUTE DE SILVERADO Robert Louis Stevenson édition établie par Michel Le Bris traduit de l'anglais par Robert Pépin Paris, D'ailleurs Phébus, 1987

L'ORGIE John Fante traduit de l'américain par Brice Matthieussent Paris, Christian Bourgois, 1987

LETTRES AMERICAINES

MONIQUE LARUE

EN 1879, Robert Louis Stevenson

s'embarque, au grand dam de sa famille, sur un bateau d'émigrants. Il va rejoindre en Californie une Américaine rencontrée trois ans plus tôt en France. L'odyssée pour rejoindre cette femme mariée, mère de deux enfants, sera jalonnée d'épreuves qui hypothéqueront à jamais sa santé et qui, pourtant, seront, sur le plan créateur, d'une grande fécondité. Entre son retour avec Fanny Osbourne, en Angleterre, un an plus tard, et sa mort à 44 ans dans les îles Samoa, l'auteur aura le temps de livrer quelques chefs-d'oeuvre, dont L'Île au trésor et Le Docteur Jekyll et Mr Hyde.

Michel Le Bris, qui a déjà publié sur l'épopée de Stevenson un récit passionnant (1), présente ici les textes

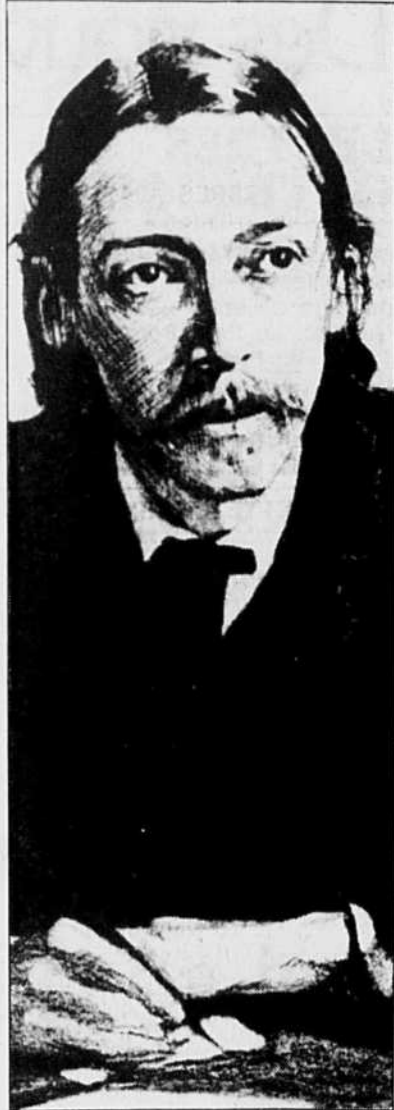
écrits par le grand écrivain durant cette période, dont un petit article intitulé « Trésor caché » qu'il a lui-même retrouvé à la Bancroft Library, preuve parmi d'autres à l'appui de son hypothèse, à savoir que « l'île au trésor se trouve bien quelque part vers Point Lobos, Monterey ».

Dans L'Émigrant amateur, le récit détaillé de la traversée de Stevenson, en seconde classe, de Glasgow à New York, et celui du voyage en train jusqu'à San Francisco, font réfléchir sur les « bienfaits de l'émigration », assister à la confrontation médusée de l'Européen avec « l'aigreur puritaine, le féroce et sordide appétit que l'on a là-bas pour le dollar », et revivre la fascination pour l'Ouest, « barbarie libre et ouverte ». Un sens aigu de l'esprit des lieux anime les descriptions des paysages américains, où Stevenson reconnaît l'appel du « wild », cette part d'ombre qui obsédait sa création future. Un amour tout aussi profond pour les filles se lit dans les articles consacrés à San Francisco, Carmel et Monterey, une passion pour l'être nouveau en train de naître dans cette « petite Babel » où tous sont « des enfants perdus ».

En plus de constituer une excellente introduction à un voyage sur la côte Ouest, le livre est l'occasion de fréquenter un écrivain qui est un être exemplaire. Le détachement et la pudeur dont Stevenson fait preuve dans son journal et dans ses lettres forcent notre admiration pour ces âmes victorieuses qui accordaient si peu d'importance à leur « moi ». Au moment où il les écrit, il est seul, tenu loin de ses amours par les conventions sociales, sans argent, en proie à la malaria, rejeté par sa famille. Ultimement recueilli par un chasseur de grizzly qui le sauve de la mort, il aura partagé la condition humaine dans ce qu'elle a de plus misérable, sans s'apitoyer sur lui-même.

« Aucun endroit ne vit clairement dans l'imagination qu'on ne l'ait d'abord quitté. » Installé avec sa femme dans la vallée de Silverado, près d'une mine d'argent désaffectée qui donnera son nom au capitaine Silver, Stevenson aura le temps de s'imprégner encore de l'atmosphère de la Californie qui inspirera indirectement L'Île au trésor. Il aura enfin éprouvé, au bout du tunnel, une certitude capitale : « J'ai en moi quelque chose qui vaut la peine d'être dit, même si je ne sais pas très bien encore de quoi il s'agit. Avant de mourir, à condition que cela ne m'arrive pas trop tôt, oui, j'écrirai une oeuvre qui tiendra le coup... »

Les deux récits d'enfance de John Fante se passent dans des lieux semblables, au Colorado, parmi des immigrants italiens. Un bricoleur hé-



International Portrait Gallery

ROBERT LOUIS STEVENSON.

rite d'une mine d'or désaffectée. Entraîné par son ami Frank, athée notoire, il s'y réfugie loin de l'univers marié des femmes. Dans une cabane, il s'y livre, épié par le fils envoyé par la mère pour surveiller son père, à des beuveries et à des orgies qui disent tout sur le refoulement subi par cet homme. La narration laconique, behavioriste, montre sans les nommer les forces à l'oeuvre dans la nudité du paysage américain, la lutte entre la culture catholique des Abruzzes et la part sauvage qui resurgit soudain.

Dans le récit suivant, un jeune passionné de base-ball, persuadé d'avoir « un bon bras », convainc son père de vendre l'unique bien de la famille, une bétonnière, pour lui permettre de s'inscrire dans une ligue professionnelle. La bétonnière « était aussi usée, abîmée que les mains de mon père, une partie de son existence si étrangement reculée, comme en provenance d'un pays lointain, de Torricella Peligna. Je l'ai prise dans mes bras pour l'embrasser. [...] Maintenant je devais aller en Californie, je n'avais plus le choix, je devais réussir ». L'Amérique exige des appelés le risque absolu...

(1) Michel Le Bris, La Porte d'or, Grasset, 1986.

L'Occident malgré tout

LETTRES ET JOURNALIERS

Isabelle Eberhardt présentation et commentaires par Eglal Errera Hubert Nyssen, éditeur coll. « Actes sud », 1987

NAÏM KATTAN

DESTIN SINGULIER que celui d'Isabelle Eberhardt. Cela a commencé bien avant sa naissance. Née à Genève en 1877, fille naturelle de Nathalie de Moerder, Allemande luthérienne, elle-même fille naturelle d'une demoiselle d'Eberhardt et d'un juif russe, Nicolas Korff. Lorsque le général de Moerder apprend la bâtardise et l'origine juive de sa femme Nathalie, il se rend compte que, dans le milieu aristocratique russe et antisémite, cette mésalliance compromettrait sa carrière. Il ne quitte pas sa femme, c'est elle qui part accompagnant un révolutionnaire russe, Alexandre Trophimowski. Elle se rend à Genève. Bien qu'il ne l'ait jamais reconnu, Trophimowski est sans nul doute le père d'Isabelle. C'est lui qui l'éleva et qui l'éduqua dans les idées anarchistes qu'il défendait. Il lui enseigna la philosophie, l'histoire, mais aussi le latin, le turc, l'arabe, l'allemand, l'italien et le russe.

À 18 ans, Isabelle fait la connaissance d'un diplomate turc dont elle tombe amoureuse. Il l'initie à l'islam. À 20 ans, en 1897, elle part en Algérie avec sa mère, où, pendant sept ans, Isabelle parcourt l'Algérie et la Tunisie et, à l'âge de 27 ans, elle meurt noyée. Entre-temps, elle a mené une vie passionnée et aventureuse. S'habillant en homme, adoptant le nom masculin de Mahmoud, elle écrit de nombreux articles et nouvelles dans des journaux et des revues de France et d'Algérie.

Le livre qui est l'histoire de sa vie se compose surtout d'un choix de ses textes qu'Eglal Errera classifie et explique. Certes, le livre vaut par les péripéties d'une vie, comme toute, singulière. Isabelle a pris d'énormes risques. Dans une société on ne peut plus conventionnelle, cette jeune femme a eu des amants et, ce qui plus est, elle a vécu avec un jeune musulman qu'elle a fini par épouser. L'administration coloniale ne voyait pas d'un très bon oeil ni ses écrits, ni

l'existence qu'elle menait. Elle fut persécutée, poursuivie, expulsée, mais elle tint tête. Elle jouissait d'amitiés réelles, ses écrits la faisaient connaître et suscitaient de l'admiration. Le général Lyauté voyait en elle une adepte. Avant sa mort accidentelle, Isabelle avait contracté plusieurs maladies : syphilis, tuberculose. Elle ne s'arrêta pas, elle poursuivait une quête et c'est cela qui fait l'intérêt de son aventure. Aventure intellectuelle et par-dessus tout spirituelle.

De ses origines, Isabelle ne parlait pas. Elle était musulmane, elle appartenait même à une confrérie stricte et austère. Certes, elle prenait des libertés dans la pratique : elle s'adonnait, entre autres, à l'alcool, substance strictement interdite pour une musulmane. Que cherchait-elle ? À fuir une civilisation occidentale pourrie qui l'obligeait à masquer ses origines ? Il n'y avait pas que cela. Isabelle appartient à une époque où l'Occident, conquérant et envahisseur, faisait irruption en Orient. Il y avait, bien sûr, les militaires et les colons qui étaient là pour représenter une puissance et récolter les bienfaits de l'exploitation. Il y avait aussi ceux, comme Lyauté, qui méprisaient les petits colons et voulaient affirmer le rôle civilisateur de la France. Isabelle n'appartenait ni à l'une ni à l'autre de ces deux catégories.

Elle a rêvé l'Orient, elle l'a épousé, méprisant tous les relets qui pouvaient la contaminer. Elle ne se contentait pas du rôle d'observateur, même si ses récits de voyage sont d'une grande subtilité. Elle voulait être orientale de l'intérieur. Et l'Orient qu'elle cherchait était celui qu'elle rêvait, un Orient véritable qu'elle inventait au fur et à mesure de ses pérégrinations. Le quotidien résistait et elle se heurtait constamment au progrès. Qu'importe, elle était mystique, même si son mysticisme était d'emprunt. Elle défendait l'Orient, le réhabilitait, le rehaussait en dépit des défaillances et des trahisons qui jalonnaient son chemin. Elle est demeurée occidentale et c'est à son honneur. Elle honnissait son univers et elle s'est donnée à un monde autre qui l'a malaisément accueillie et qui a fini par l'engloutir.

Fred Uhlman romans traduits de l'anglais par Béatrice Gartenberg Paris, Stock, 1987, 211 pages

LETTRES ETRANGERES

LORI SAINT-MARTIN

FRED UHLMAN compte parmi ces écrivains qui consacrent leur vie à poser une seule question : comment, pourquoi vivre après Auschwitz ? Beaucoup de lecteurs se souviendront de L'Ami retrouvé, devenu un classique un peu partout dans le monde. Uhlman y donne la parole à Hans, qui se remémore l'amitié idyllique qu'il a vécue avec Conrad, en Bavière, juste avant la Deuxième Guerre mondiale. Un seul obstacle contrariait alors leur entente parfaite : Hans était juif et Conrad, le fils unique d'une famille de la haute noblesse allemande.

La Lettre de Conrad nous fait entendre la voix de l'ami perdu et retrouvé. Elle éclaire la conduite de Conrad, incompréhensible dans le récit de Hans. Pourquoi un jeune homme idéaliste, amateur d'histoire grecque, de musique et de littérature, se rallie-t-il à la cause nazie ? Mais aussi, par quelle force en viendra-t-il, quelques années plus tard, à participer au complot contre Hitler ? C'est d'abord par ignorance que Conrad devient nazi : il n'a que 17 ans, après tout. Toute sa famille, et d'abord sa mère, méprise les juifs. Par atavisme, Conrad vibre à « l'appel des armes, au son du tambour et des fanfares, à l'éclat des bannières », bref aux valeurs cultivées dans son milieu depuis presque 2.000 ans. Il n'a pas la force de s'élever contre sa famille, d'autant qu'on s'empresse de le rassurer : certains juifs seront déportés, mais les « bons », comme Hans et sa famille, n'auront pas d'enfer. Conrad jure qu'il a ignoré jusqu'à la toute fin l'existence des chambres à gaz.

Lorsque Conrad et d'autres officiers se rendent compte que la guerre est perdue, ils décident de tuer Hitler pour « sauver des millions de vies humaines ». Au moment d'écrire à Hans, installé depuis longtemps en Amérique, Conrad attend donc son exécution et éprouve le besoin de s'expliquer à son « seul véritable ami ». Les lecteurs de L'Ami retrouvé prendront plaisir à découvrir enfin le point de vue de Conrad, même s'ils devront composer avec de nombreuses redites.

«LE DEVOIR»

de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à: Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1



«LE DEVOIR» de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à: Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR" J'inclus 19,95\$ par exemplaire; (3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix) NOM: ADRESSE: PROVINCE: CODE POSTAL: MODE DE PAIEMENT: [] Chèque [] American Express [] Master Card [] Visa No. de carte de crédit: Expiration:

Un muet tétraplégique remporte le prix Whitbread

LONDRES (AFP) — Un écrivain irlandais de 22 ans, Christopher Nolan, paralysé des membres et privé de l'usage de la parole depuis la naissance, a reçu mardi soir le « Whitbread Book of the Year 1987 », l'un des prix littéraires britanniques les plus prestigieux.

Sous l'oeil de la pendule (Under the Eye of the Clock), le livre qui lui a valu cette récompense dotée de 20.000 livres (environ \$ 10.000), est une autobiographie écrite à la troisième personne qui relate des instants de la vie d'un jeune handicapé, Joseph Meehan.

Le jeune lauréat, qui a dû renoncer à poursuivre des études littéraires au Trinity College de Dublin en

raison de son infirmité, s'était fait remarquer dès l'âge de 14 ans en publiant son premier ouvrage, un recueil de poésies intitulé Dam-Burst of Dreams

Christy Nolan frappe une à une les touches de sa machine à écrire à l'aide d'une tige fixée sur son front : « Essayez d'imaginer combien il est frustrant d'exprimer cette avalanche d'images en s'efforçant chaque fois de la faire par de simples hochements de la tête », déclare-t-il.

Ce surdoué de la littérature que certains critiques comparent déjà à James Joyce et Dylan Thomas affirme également avoir un faible pour « les cigares, la boxe, la bière, et Tina Turner ».

Se désespérer, à Vienne, dans un fauteuil à oreilles

DES ARBRES À ABATTRE
« Une Irritation »
Thomas Bernhard
Paris, Gallimard
1987, 214 pages

LE FEUILLETON

LISSETTE MORIN

VOUS avez déjà visité Salzbourg ? Ou peut-être y avez-vous déjà vécu ? En ce cas, cette belle ville vous aura très probablement laissé de grands souvenirs. La légende veut, cependant, que Mozart y fut, de sa naissance jusqu'à son âge adulte, très malheureux. Et ce n'est pas Thomas Bernhard, écrivain de naissance néerlandaise mais qui a étudié à Salzbourg, non loin du Mozarteum, qui pourrait démentir la légende. Hanté par le suicide, l'auteur de ce récit qu'il définit comme « une irritation » affirme que « ce sont surtout les Salzbourgeois qui se suicident », précisant que « curieusement c'était chez les gens qui vivaient pour ainsi dire dans les plus belles contrées qu'on se suicidait le plus... »

Mais la « suicidée » qui est à la

fois le prétexte et le grand sujet de Thomas Bernhard, dans *Des arbres à abattre*, ne se suicide pas à Salzbourg, mais dans un gros village, appelé Kilb et situé non loin de Vienne, la capitale, où le narrateur apprend sa mort, en déambulant au Graben, là où il rencontre les époux Auersberger qu'il fréquenta autrefois mais qu'il n'a pas revus depuis 20 ans. Au moment où débute son récit, et du même coup son « irritation », l'homme est retiré dans un coin du salon des Auersberger, enfoncé dans un fauteuil à oreilles, en attendant que débute le *dîner artistique* auquel il convie ses hôtes, repas que l'on diffèrera jusqu'à l'arrivée d'un comédien célèbre qui joue *Le Canard sauvage*, d'Ibsen, au Burgtheater.

Précaution que je juge utile de vous transmettre : les premières pages du livre de Thomas Bernhard sont tout ce qu'il y a de plus classique, dans leur composition. On y apprend tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur Joana, une artiste de la danse qui, après avoir dirigé un atelier à Vienne, sombra dans l'alcoolisme et la dépression, et qui s'est finalement pendue dans la maison de ses parents. Le narrateur, après avoir assisté à son enterrement, à Kilb, se remémore, toujours dans le fauteuil à oreilles du salon des Auersberger, l'histoire de son amitié, et pour Joana et



Photo D.R.

THOMAS BERNHARD.

pour tous les gens qui vivaient avec elle ou dans son rayonnement.

C'est vers la dixième, ou la quinzième page — selon la patience que vous mettez à découvrir la manière ou le style d'un romancier — que l'insolite de cette écriture vous apparaît et menace de vous intriguer sinon de vous lasser. Thomas Bernhard, qui n'en est pas à son premier essai dans le genre, vous mène de

la première à la dernière ligne de son ouvrage sans aucune division. Ni paragraphes, ni chapitres, le narrateur vous répétant, de façon obsessionnelle, tout ce qui lui revient du passé, de sa jeunesse, des amis et même des gens qui l'ont profondément ennuyé, tout cela en répétant qu'il attend, dans le fauteuil à oreilles, l'arrivée du comédien du Burg, et en se reprochant, sous forme de litanie, d'avoir accepté cette invitation de gens qui s'efforcent de nous faire voir comme de fausses gloires du milieu artiste viennois, l'époux étant le « continuateur », l'épigone de Webern, l'épouse une coquette rivée à ses relations du monde théâtral. Quant au comédien du Burg, qui joue le rôle d'Ekdal, il finira (car il finit par venir dîner, passé minuit), tout en dissertant à l'infini sur l'interprétation du personnage d'Ibsen, par s'écrier « Forêt, forêt de haute futaie, des arbres à abattre... » Le comédien, s'enfermant dans une maisonnette forestière pour « approfondir » son rôle, devient, pour le narrateur dont l'irritation ne cesse de croître, dans le fauteuil à oreilles comme à table où l'on sert un sandre du lac Balaton, l'exutoire de son écœurement, dans cette Vienne, ville avec laquelle il entretient des rapports amour-haine, et de son désir de retour à la nature.

Thomas Bernhard est l'un des re-

présentants de la littérature autrichienne dite « de la désespérance ». On apprend, de ceux qui ont lu *Amras*, un recueil de nouvelles publié chez Gallimard en 1986, qu'il pourrait être un disciple de Gérard de Nerval ou d'Antonin Artaud, la comparaison valant surtout pour les lecteurs français, Thomas Bernhard me paraissant davantage influencé par une autre illustre suicidée de la littérature contemporaine : Virginia Woolf, dont il est beaucoup question dans *Des arbres à abattre*, le narrateur allant jusqu'à nous confier que l'auteur de *Vagues* et de *La Promenade au phare* passe à ses yeux, depuis qu'il a appris « à réfléchir sur la chose écrite, pour la première de toutes les poétesses ».

Quant aux dramaturges nordiques, c'est la dérision plus que l'admiration qui pousse Bernhard à longuement discourir sur eux, par personne interposée, le comédien du Burg y allant de toute une suite de commentaires sur Ibsen autant que sur Strindberg.

Qui peut pousser à reprendre, de soir en soir, après avoir un moment résolu de l'abandonner, le livre de Thomas Bernhard ? Sans doute le goût de découvrir et même d'admirer un écrivain de l'école de la désespérance, mais, en même temps, un contempteur très aigü de la société viennoise. La férocité de

Bernhard, à l'égard de ses contemporains, qu'il juge « victimes d'une époque abjecte », lui inspire des formules étonnantes. L'une d'elles permet de conclure, tout en citant une phrase tout à fait révélatrice de la manière du narrateur de *Des arbres à abattre* : « De perfides onanistes sociaux, pensai-je assis dans le fauteuil à oreilles, voilà ce que l'artiste en tapisserie Fritz leur avait un jour fort justement lancé à la figure, comme je me le rappelai dans le fauteuil à oreilles... » (Un étudiant en littérature pourrait faire le compte du nombre de fois qu'un lecteur est forcé de lire « fauteuil à oreilles » dans cette « irritation » de Thomas Bernhard.)

Soyons honnête : il vaut la peine de lire cet ouvrage jusqu'au bout puisqu'il permet d'entendre un véritable chant d'amour de l'auteur pour sa ville. « La meilleure ville pour moi, cette Vienne que j'ai toujours haïe est quand même tout à coup de nouveau pour moi la meilleure, ma meilleure Vienne, et ces gens que j'ai toujours haïs et que je haïs et que je haïrai toujours sont quand même les meilleurs pour moi, je les hais mais ils sont émouvants, je hais Vienne mais Vienne est quand même émouvante... » Ce n'est donc pas Bernhard qui désertera l'Autriche comme vient de le faire, semble-t-il, pour toujours, son compatriote Peter Handke !

Pèlerinage criminel en douce France

LES TRUANDS DU TEMPLE
Julius-A. Lion
Paris, Gallimard, « Série noire »
n° 2094, 1987, 276 pages

LE ROI, SA FEMME ET LE PETIT PRINCE
Marc Villard
Paris, Gallimard, « Série noire »
n° 2093, 1987, 187 pages

LE COUPERET
Hélène de Monaghan
Paris, Denoël, « Sœurs froides »
1987, 188 pages

LETTRES FRANÇAISES

PIERRE DESCHAMPS

DANS Lourdes-la-miraculeuse, des terroristes en cavale s'en prennent aux marchands de bondieuseries. Au risque de voir éclater une guerre de religion entre papistes et talmudistes. En réalité, sous ce fait divers se cache un perfide trafic de drogue.

Acheminés d'Amérique du Sud en France dans d'innocents fauteuils roulants de parapalpiques venus à Lourdes en quête de miracles, cette drogue est ensuite expédiée vers les pays de l'Est européen, dissimulée, cette fois, dans d'innocents cierges d'église. Le tout avec la complicité du Mossad, les services secrets israéliens.

L'inspecteur Boule veille toutefois au grain. En compagnie d'un étonnant escadron d'acolytes féminins, il

se lance prestement dans la bataille. Mais, à vouloir trop tirer sur les fils d'un écheveau où s'emmêlent les activités d'une fausse religieuse et celles d'un soi-disant fabricant d'objets de culture, Boule laissera sur le terrain « autant de morts qu'après une famine au Bengale ».

Une aventure menée tambour battant, pleine de rebondissements, souvent drolatique. *Les Truands du Temple* est à rapprocher de cette phrase de Boule à lui-même : « C'est fou ce que cette affaire aura rimé avec sac d'embrrouilles et plat de nouilles. »

Poursuivons notre voyage en France et poussons jusqu'à Saint-Jean-de-Tarn, près de Millau, en Aveyron. Là officie Papa Rousse qui décèdera très tôt après un vol raté. Une mort qui laisse orphelins deux jeunes sur qui veillait le sire. Guigu, qui ne cause qu'avec des phrases tout droit tirées des meilleurs films de l'époque noir-et-blanc. Et Alex, qui se met en frais de retrouver ses géniteurs. Dans sa quête de parenté, Alex laissera quelques cadavres derrière lui, dont ceux de sa mère et de son père, ancienne vedette yéyé des années 60.

Un beau titre de routinelle enfantine, *Le Roi, sa femme et son petit prince*, coiffe ce récit du mal de vivre, lequel n'est pas sans rappeler les romans de Réjean Ducharme. Guigu et Alex forment, comme Chateaugué et Mille Milles dans *Le Nez qui voque*, un couple d'adolescents

prématurément vieilliss.

Les plus tristes histoires ont, elles aussi, une fin, et celle qu'a ici concocquée Marc Vuillard étonnera tant les candidats au suicide que les amateurs de vélocipède.

Achevons cette courte tournée de la France provinciale et gagnons Ners où madame le substitut du procureur de la République Léone Mortagne vient d'être mise en pré-traité. Une situation qui déplaît royalement à la dame.

Au soir d'un vin d'honneur célébrant l'événement, Léone, quelque peu enivrée, écrase un cycliste et poursuit sa route sans s'arrêter. Les jours passent et ce délit de fuite tombe rapidement dans l'oubli. Bientôt, dans l'esprit de Léone, germe l'idée de faire justice soi-même, là où la justice officielle n'a pas su sévir.

La quinquagénaire se mue alors en instrument de Némésis, déesse de la vengeance. Crime après crime, six au total, elle fera preuve d'une grande habileté qui lui vaudra l'impunité. Jusqu'au jour où la gourmandise... Mais chut ! ce serait livrer le fin mot de cette intrigue d'arroseur arrosé qu'est *Le Couperet*. Une intrigue qui flirte dangereusement avec les préceptes de la loi du talion, dans le plus pur style d'une France droliste et revancharde.

Domage qu'Hélène de Monaghan n'ait pas su, sur son propre récit, faire tomber le couperet. De sorte, elle aurait pu nous éviter une mise



PAUL LÉAUTAUD vu par Cocteau.

en abîme fort maladroite qui, à la toute fin du livre, vient comme annuler le propos principal de l'ouvrage. Et non créer un effet de confusion ou de doute, comme se doit d'introduire cet artifice stylistique. Aussi, le lecteur s'en voudra de s'être laissé surprendre à lire un texte qui relève le dévoilement de l'énigme en un hors-texte... sans lien direct avec le récit, dans son ensemble comme dans sa dentelle. Quel regrettable impair car, jusqu'alors, quelle force, quel caractère que la Léone... même sous ses dehors fascinants !

LE PETIT OUVRAGE INACHEVÉ
Paul Léautaud
présenté par Édith Silve
Paris, Arléa, 1987, 178 pages

YOLAND SENEÇAL

PAUL LÉAUTAUD revient heureusement à la mode. Édith Silve a récemment publié sa biographie. De même, on vient de rééditer son monumental *Journal littéraire* (Mercure de France), dont la parution initiale comportait plus de 40 volumes ! Paul Léautaud fut pendant longtemps un des responsables du *Mercure de France*. Sur le plan littéraire, pour employer une formule brève et incisive qui lui aurait plu, il avait choisi Stendhal contre Flaubert. Léautaud fut révélé à un plus large public à la suite de la diffusion de ses fameux entretiens radiophoniques avec Robert Mallet, en 1950. Il allait mourir en 1956, âgé de 84 ans.

La plupart des écrits non critiques de Léautaud sont autobiographiques : depuis le magnifique *Petit Ami* (1903), en passant par *In memoriam* (1904) et *Amours* (1906) ; le *Journal littéraire* est souvent un journal tout court. *Le Petit Ouvrage inachevé* n'échappe pas à cette veine.

« L'hermite de Fontenay-aux-Roses » ne vivait pas qu'entouré de chats ; il eut plusieurs liaisons féminines : *Le Petit Ouvrage inachevé* nous présente certaines d'entre elles. Écrit à différentes périodes de la vie de l'auteur, ce récit a été publié à quelques exemplaires seulement en

1963, à une époque où l'on le jugeait encore trop « osé » pour être mis en beaucoup de mains... Ainsi, c'est presque un inédit que ce *Petit Ouvrage inachevé*. En revanche, si Léautaud n'est pas particulièrement pudibond, on en a vu d'autres aujourd'hui.

Dans sa présentation et ses notes, Édith Silve attache beaucoup trop d'importance à l'apport du *Petit Ouvrage*... sur la biographie de Léautaud. Peu importe, au fond, qu'il était « Mme O... » ou « Mme C... » ; on doit plutôt regarder le *Petit Ouvrage*... sous l'angle littéraire.

De même, nous retrouverons l'approche de Léautaud sur l'amour, essentiellement axée sur la dimension sexuelle, du moins à ce qu'il nous laisse entendre. Mais Léautaud n'était certes pas aussi cynique et insensible qu'il y paraît de prime abord.

Léautaud écrit notamment : « J'ai connu aussi avec elle certains côtés curieux de l'amour. Quand j'étais plusieurs jours sans la voir, ignorant ce qu'elle faisait, l'appelant au téléphone sans la trouver et que je me laissais aller aux pires suppositions, malgré ma raison qui m'en faisait voir la folie, sitôt que je la voyais et qu'elle me fournissait l'emploi le plus minutieux de son temps, l'ardeur de mes soupçons tombés, rassuré, je me prenais à l'aimer moins. Elle-même, si tiède qu'elle fût de sa nature, m'offrit un jour un mouvement analogue » (p. 72). Dans ces simples phrases, il y a toute la conception proustienne de l'amour !

Miroir trouble

LA VIE EN DOUBLE
Serge Filippini
Paris, Phébus, 1987

MARIE-CLAIRE GIRARD

ULISSE BENEDETTI, le narrateur-philosophe-écrivain de *La Vie en double*, invente une histoire pour guérir de sa souffrance ; marié à Olga, soûlé et alcoolique, il n'entretient plus avec sa femme que des rapports de colocataire. Sa vie sera bouleversée par la rencontre de Pauline, une jeune étudiante avec qui il vivra une passion non partagée mais qui prend pour lui une dimension et une importance démesurées. Mais Pauline quitte Ulisse et l'amoureux délaissé se projette à travers Scylla, le héros de son roman à qui il fait rencontrer et aimer Charlotte, « un de ces êtres capables du pire, mais à qui d'avance tout est pardonné ». De Strasbourg à Bâle, Ulisse-Scylla tente, non pas d'être heureux puisqu'il est de cette catégorie d'êtres totalement incapables de bonheur, mais de trouver quelques réponses à des questions existentielles et philosophiques qui le torturent. Il ne trou-

vera rien ou alors trop tard, et sa fin n'en sera que plus cruelle.

Dans l'intervalle, Ulisse aura vu le roman qu'il écrit prendre corps dans sa vie : il se heurtera dans la rue aux personnages qu'il aura inventés, aux événements qu'il aura imaginés, et il se demandera, avec raison, semblé-t-il, s'il existe une autre réalité que l'écriture.

Les personnages de *La Vie en double* sont authentiques, authentiquement malheureux aussi. Pourtant, ce n'est pas un roman triste ou déprimant. Une ironie sauvage se dissimule à chaque détour et saute au visage du lecteur, peut-être pour lui faire prendre conscience davantage de la gravité du propos : Ulisse Benedetto a peut-être raison d'être aussi lucide et aussi mélancolique, ce qui ne l'empêche pas de conserver un certain humour. Et Serge Filippini possède aussi le don des descriptions perverses d'une sexualité débridée (il y a un passage particulièrement frappant en page 65), en plus de nous rendre plausibles et résolument sympathiques des personnages voués avant tout à leur propre destruction.

Grands et petits sentiments

OBJETS : LE JARDIN
Catherine de Richaud
Paris, P.O.L., coll. « Outside »
1987, 139 pages

LEER
Lydie Gordey
Paris, P.O.L., 1987, 112 pages

ANDRÉ ROY

P.O.L. — ce sont les initiales de Paul Otchakovsky-Laurens (qui dirigea auparavant des collections chez Flammarion et Hachette) — existe depuis cinq ans sur la scène de l'édition parisienne et son catalogue est plein de surprises. Cet éditeur prend des risques en publiant de jeunes auteurs ; c'est un peu le Jérôme Lindon des années 80. Ses livres ne gagnent pas de prix (j'aurais bien, moi, donné le Médicis étranger à *Chronique d'un siècle qui s'enfuit*, de Marco Lodoli) mais le lecteur gagnera beaucoup à se les procurer car ils annoncent probablement les écrivains de demain.

P.O.L. publie, d'ailleurs, beaucoup d'auteurs féminins, très différentes les unes des autres et, si on les compare aux Québécoises, très peu engagées, je veux dire très peu féministes, revendicatrices, etc. Ce qui ne les empêche pas d'être intéressantes.

Catherine de Richaud est, avec *Le Jardin*, à son deuxième roman chez cet éditeur. Publiée dans la collection « Outside », dirigée par elle-même, elle ne tombe heureusement pas dans les trucs et trucs durassiens qui font florissants actuellement. Tout au contraire, *Le Jardin* est un vrai roman d'atmosphère, d'où son ton qui apparaît à plusieurs degrés.

Une jeune femme, Jeanne, dont le mari Luis, un immigré espagnol, est retrouvé mort sur une plage (un assassinat politique ?) est plongée dans le désarroi. À la recherche de ce qui est resté en elle de Luis, de ses traces, elle sera traversée par de grands sentiments ambigus, contra-

dictoires, qu'elle recueille et re-pousse alternativement. Elle n'arrive plus très bien à saisir la vie qui la plaque sur les événements avec force. Elle ne veut pas s'engager dans un nouvel amour, même si elle est attirée par le libraire Alexandre.

Appelée par d'anciennes connaissances de Luis, elle voyage beaucoup, mais c'est dans l'immobilité qu'elle se tient. Les phrases polies jusqu'à en être parfois monotones créent un effet de ralenti. Elles doivent fixer la violence intérieure de Jeanne, la tension vive, la malaise indéfinissable, la proximité du temps de la réflexion. *Le Jardin* se veut un livre plein, sans trous, sans écart.

Tout autre est (mais comment le nommer ?) le livre de Lydie Gordey, *Poèmes ?* Fragments autobiographiques ? On ne sait. *Leer*, ce sont des instantanés, des visions fugitives tirées de l'enfance, centrées entièrement sur des habitudes de nourriture — qui se révèle elle-même une belle

métaphore de l'écriture.

Un titre en haut de page et ensuite quelques lignes pour saisir des souvenirs de repas. Le chocolat, le fromage, le sucre, les légumes, les fruits, tout y passe. Des riens qui sont comme des points brillants de l'enfance, qui marquent toute une vie.

Contrairement à Catherine de Richaud, Lydie Gordey ne s'étale pas dans le psychologique, l'analyse des sentiments. Ici, l'essentiel se retrouve dans ces petits interstices de la vie comme grignoter une biscotte. Une sorte de photographie minimaliste qui irait au fond des choses.

Mais, si *Leer* enchante, c'est grâce à l'écriture de Gordey qui, sous ses apparences débraillées (elle imite le langage enfantin, rien de plus difficile), est extrêmement précise, ciselée. Les minuscules sentiments dans ce qui se passe entre les choses prennent un poids dense et inoubliable. Lydie Gordey, un nom à retenir.

LE ROMAN DE NOTRE ÉPOQUE!

MYRIAM PREMIÈRE

de Francine Noël

«FRANCINE NOËL SIGNE UN DES TROIS OU QUATRE GRANDS ROMANS DE LA DÉCENNIE...»

pour l'ampleur du propos d'abord, qui est de saisir la réalité sociale et culturelle d'une collectivité à travers l'expérience immédiate ou ancienne de trois femmes; pour l'écriture ensuite, qui épouse très exactement les contours de cette réalité». Réginald Martel, *La Presse*.

«Ceux qui ont aimé *Maryse* se précipiteront sur cette suite, et ce sont les autres que je voudrais convaincre que Francine Noël vient d'écrire un très grand roman. On ne peut parler de chef-d'oeuvre quand l'oeuvre est si jeune, et pourtant...» Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*.

513 pages — 19,95\$

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



LITTÉRATURE JEUNESSE

DOMINIQUE DEMERS

Il neige, petit lapin, texte et illustrations de Marie Wabbes, éditions du Sorbier.

SANS DOUTE faut-il reconnaître un enfant pour deviner la magie de ces images. La stylisation du décor comme des personnages et les quelques mots glissés en marge des illustrations trahissent le même désir : laisser l'enfant envahir tout l'espace. Au fil de simples gestes et de détails, les tout-petits se reconnaissent et découvrent, heureux, qu'entre ces quelques pages, ils sont rois et maîtres au cœur d'un univers construit sur mesure.

Le Livre qui pue, texte et illustrations de Babette Cole, Flammarion.

BABETTE COLE lance tout de suite l'audacieuse invitation : « Cette idée, l'avez-vous déjà eue, de penser à tout ce qui pue ? » C'est ainsi que part le bal des déchets et des détritus, la surenchère de parfums fétides et de bouquets malodorants. Tout ce qui est avarié, répugnant, dégoûtant. Dommage que la traduction évalue quelque peu les odeurs car ce véritable anti-dictionnaire apporte — qu'on me pardonne le piètre jeu de mots — une véritable bouffée de fraîcheur.



Ma maman sait tout faire, texte et illustrations de Rosemary Wells, Gallimard.

IL Y A de ces mères à faire pâlir d'envie tous les *Superman* de la terre. Myrtille le blaureau assiste impuissant au meurtre de sa poupée, battue par une bande de voyous. Mais voilà qu'un paroxysme de la catastrophe, sa mère tombe du ciel, ressuscite la poupée, rééduque les petits méchants et organise un super-gouter-festin en plein champ. À l'eau de rose, tout ça ? Pas vraiment ! L'humour colore la tendresse tout en dessinant les frontières d'un univers plus-que-parfait où la fantaisie remplace le merveilleux des fées.

Un manteau neuf pour Anna, de Harriet Ziefert, illustré par Anita Lobel, Flammarion.

UN LIVRE fondé sur une histoire vraie. Ingeborg Schraft Hoffman, docteur en médecine, reçut un jour pour Noël un manteau neuf qu'elle attendait depuis des mois. C'était l'après-guerre et, pour avoir un manteau neuf, rouge, chaud et beau, il fallait tondre les moutons, filer la laine, cueillir les aïrelles pour teindre, tisser les pelotes, tailler le tissu, coudre les morceaux. Une aventure, quoi ! L'album raconte tout ça, et la patience et la frénésie, et l'amitié que récolte Anna en même temps que les matériaux des artisans.

Ce que Karine savait... texte d'Annalena McAfee sur des images d'Anthony Browne, Flammarion.

C'EST comme un péché mignon : je ne peux passer outre, tous les albums d'Anthony Browne me fascinent. Il ne signe ici que les illustrations, heureux complice d'Annalena McAfee. Ensemble, ils livrent le secret de Karine. L'émouvant mystère d'une fillette peu comblée dans la réalité mais capable de corriger le réel en se laissant porter par la merveilleuse dérive d'un imaginaire fastueux. L'affreuse Prune Perry, celle qui a tout, n'embêtera pas longtemps Karine : elle la transforme en vilain crapaud qui, comme dans l'autre histoire, éclate en mille morceaux.

La Dégringolade du Père Noël, de Tibo, Leméac.

DE LÉGENDAIRE et mythique, superhéros sans peur et sans reproche, le Père Noël se fait plus simple, plus humble, plus attachant aussi. Un peu gaffeur, il laisse ses rennes méca-

niques heurter un gratte-ciel et dégringole avec tous ses cadeaux. Le pauvre homme n'est pas au bout de ses aventures : on ne devient pas citadin sans peine après des siècles au pôle Nord. Le conte rassure toutefois les enfants : le Père Noël est caché quelque part en ville — peut-être chez le voisin — et livrera sa marchandise à temps.



Au fond des mers, de Louis Caron, illustré par Francis Back, Boreál/Jeunesse.

L'ÉDITEUR annonce que « Louis Caron a rassemblé toutes les ruses de son métier pour écrire son premier conte pour jeunes ». Ce n'est pas faux : l'orchestration de jeunes héros « téméraires mais courageux », aux prises avec « une pieuvre mécanique ratoureuse » en compagnie d'un « savant ingénieux » dans un décor rétro sur fond fantastique, est réussie. Un récit sans bavures, sans trous, sympathique et palpitant, fantaisiste et éducatif et... terriblement traditionnel.

Hugolin de la Margoulette, de Serge Wilson, illustré par Claude Poirier, Héritage, coll. « Aventures en tête ».

UNE SORTE d'épopée en vers mettant en vedette un sieur excentrique et son joyeux compère, à l'époque où quelques seigneurs se partageaient les rives du Saint-Laurent. Après les aventures de Mimi Finouin et Fend-le-Vent, Wilson et Poirier lancent un nouveau héros encore plus drôle et étonnant que les précédents. Les profs d'histoire et de français se le disputent, inventant une foule d'exploitations pédagogiques. Qu'à cela ne tienne, les jeunes lecteurs rigoleront toujours.



Des hot-dogs sous le soleil, de Raymond Plante, Québec/Amérique, coll. « Jeunesse/Romans plus ».

C'EST le retour du dernier des raisins, le désormais célèbre François Gougeon, le *bol*, un adolescent pas plus beau qu'il faut, amoureux fou d'Anik Vincent, la fille la mieux cotée de l'école. Il aime Schubert, elle préfère le tennis. Il lit Jacques Godbout, elle ne lit pas du tout. Qu'à cela ne tienne, il vend des frites et des hot-dogs à toute va-peur pour payer leurs sorties et devient... riche et cocu. La première aventure de François Gougeon a valu à Raymond Plante le prix du Conseil des arts du Canada.

Les Mots en miel, de Sandrine Pernusch, Flammarion, coll. « Castor poche ».

ON PEUT pardonner quelques longueurs au 200^e titre de la collection « Castor poche » : c'est un petit bijou. Sabine Ronacher, l'héroïne de ce délicieux roman, décide d'être... héroïque. Il faut ce qu'il faut lorsqu'on a un père savant et une mère belle comme une princesse qui vous ignorent. La quête de Sabine, aussi impétueuse et farfelue soit-elle, cède vraiment la parole à un enfant, laissant le lecteur s'immerger dans les replis les plus secrets de ses rêves et de ses fantasmes. Tout au long, je me suis demandé comment une telle aventure pouvait se terminer : elle ne finit pas, elle reste à inventer.

Les arts visuels en pages

Les surprises de Philippe Sollers

LES SURPRISES DE FRAGONARD
Philippe Sollers
Paris, Gallimard, 1987, 139 pages

L'ÉPOQUE, LA MODE, LA MORALE, LA PASSION
sous la direction de Bernard Blisène, Catherine David et Alfred Pacquement
Paris, Centre Georges-Pompidou 1987, 660 pages

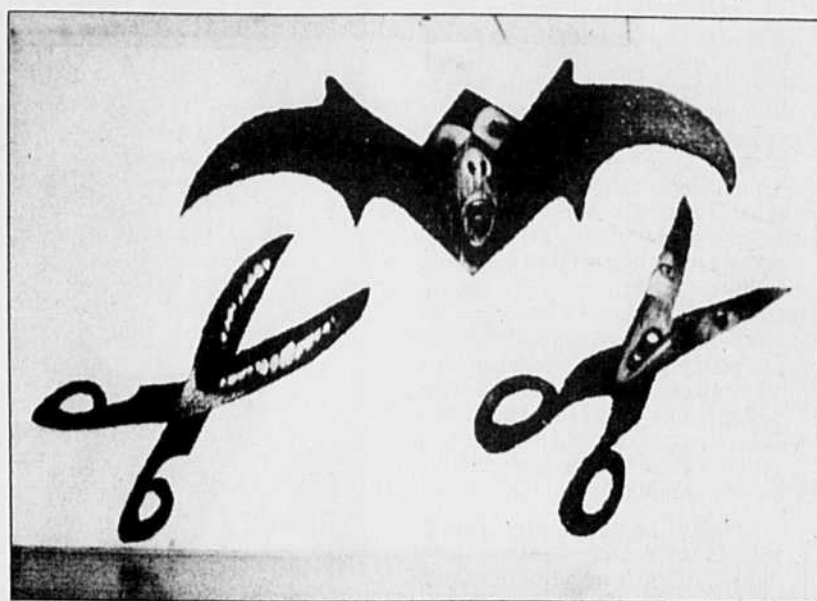
L'ART CONTEMPORAIN EN FRANCE
Catherine Millet
Paris, Flammarion 1987, 302 pages

CLAIRE GRAVEL

LE DERNIER Sollers est amusant. L'effet de mode étant irrésistible, voici qu'il nous présente un Fragonard post-moderne (dans le sens de Lyotard qui écrit qu'on est post-moderne avant d'être moderne !), qui aurait dit : « Je peindrais avec mon cul. » Le ton est lancé : volontairement badin, tissé d'anecdotes croustillantes, d'un enthousiasme lyrique, souvent grossier, et, çà et là, des phrases absconnes nous rappellent le Sollers d'avant Femmes.

Au cri de ralliement « Picasso et Frago, même combat », Sollers éructe de tonitruantes affirmations : Fragonard souffre du même « spasme du poignet » que Diderot et aurait du Joyce en lui. Il serait également l'antidote au fascisme et à la barbarie. De l'oeuvre *Le Verrou*, l'auteur de *Paradis* écrit : « Ce tableau devrait s'appeler *Le Vrai où* » (p.113). Beurk !

Toute cette piterrie du langage cache un véritable hommage à Fragonard ; on voit la fascination de Sol-



Annette Messager, *Les Pièges à chimères* (1984), installation au Musée d'art moderne de la Ville de Paris.

lers pour l'absence d'angoisse et de culpabilité de peintre du XVIII^e, pour ce qu'il croit être le « degré zéro des symboles », la cause, selon lui, de l'exil de « Frago » dans les limbes de l'histoire de l'art, là où il n'y a pas d'interprétation.

Sollers nous prend à partie, nous secoue, se bidonne, devient grave, repart en courant. Et, après avoir refermé ce bouquin électrisant qui se lit d'une traite, on s'aperçoit que, mine de rien, il vient d'écrire le livre sur Fragonard.

Le Centre Georges-Pompidou a célébré ses 10 ans cet été avec une exposition remarquable, que certains ont trouvée plus surprenante que la *Documenta* de Kassel. Le catalogue est à l'image du projet, ambitieux, de

crystalliser les passions et les morales esthétiques d'une époque. 660 pages, c'est trop : le livre vous tombe des mains. Et autant d'illustrations, magnifiques, que de pages, plus des tas de « textes », dont « Au théâtre ce soir ». Drame en un acte et trois scènes de Thierry de Duve, où deux critiques d'art, prénommés La Tortue et Achille discutent, pour notre plus grande joie, sur les ailes de l'époque et de la mode, de la morale et de la passion. Une somme prodigieuse : à noter, des traductions inédites de textes théoriques fondamentaux.

Un réfrigérateur sur un coffre-fort, c'est fort, très très fort, pour reprendre une expression de Touratier. Catherine Millet, dans *L'Art contemporain en France*, explique pourquoi

ce l'est. Directrice de la revue *Artpress*, Catherine Millet vient d'écrire le livre le plus important et le mieux fait sur le sujet. Elle passe au crible vingt ans d'art vivant et analyse, avec sa lucidité proverbiale, les tenants et les aboutissants de groupes artistiques aux esthétiques complexes.

Elle débrouille, de main de maître, la saga de mai 68, de *Tel quel* et de *Peinture, cahiers théoriques*; elle rive leur clou aux « flambées théoriques », aux « vertus pédagogiques de l'art sociologique » et aux valeurs réactionnaires de Jean Clair.

Au fil des pages, Millet fait apparaître comment le mélange de marxisme-léninisme, de théorie freudienne et de formalisme à l'américaine, terrain mouvant s'il en fut, a préparé le retour à la peinture : « Il n'est pas interdit de penser que l'insistance avant-gardiste et marxiste sur la pratique est une des voies qui ont mené les artistes à la redécouverte de ce métier.

Les oeuvres qui font l'histoire sont l'objet d'une critique généreuse, même lorsqu'il s'agit de cette girouette de Cane. Millet cite les paroles les plus éclairantes des artistes; son son de cloche sur les avatars de l'art conceptuel est particulièrement intéressant. La mort de l'art lui propose une définition de celui-ci, et elle aborde courageusement les paradoxes de l'art qui a proliféré après les années 70.

Dans la chronologie qui suit le récit historique mouvementé, Millet distingue des oeuvres, affichant la subjectivité du discours. Les illustrations, abondantes, suivent de près les commentaires. Cette histoire de l'art en France est un chef-d'oeuvre.

Le rocker du syndicalisme

À quoi rêve donc Bob White, le plus célèbre des syndicalistes canadiens?

HARD BARGAINS
My Life on the Line
Bob White
Toronto, McClelland and Stewart 1987, 390 pages

PAULE DES RIVIÈRES

BOB WHITE n'est pas un écrivain. À preuve, pour faire connaître sa vie, il a eu recours à un « nègre ». En revanche, White est un sacré négociateur. Enthousiaste jusqu'à l'ambition, il n'a peur ni de Lee Iacocca, le patron de Chrysler, ni des boss syndicaux de Détroit. Il se mesure à tout ce beau monde avec délectation.

Tel est, du moins, le personnage que renvoie l'autobiographie du bouillant leader syndical. Le livre retrace les négociations des 10 dernières années dans le secteur de l'automobile, mais surtout la bataille autonomiste des travailleurs canadiens. Édifiant succès que ce crime de lèse-majesté.

Pour le syndicat canadien de l'automobile, ce n'est pas avec Chrysler, GM ou Ford qu'a eu lieu la collision mais avec la direction des Travailleurs unis de l'automobile (TUA) de Détroit. Bob White a osé contester Doug Fraser et Owen Bieber, qui

présidentent aux destinées des puissants TUA.

Le 10 décembre 1984, le plus notoire des syndicalistes canadiens choisit la séparation. Le « profond sentiment nationaliste » qui anime le syndicat ne peut plus s'épanouir sous l'aile écrasante des chefs syndicaux américains. Dans un contexte de crise, les différences sont devenues intolérables.

En 1979, White ne voit pas pourquoi les travailleurs canadiens réduiraient leurs salaires, pour amadouer le Congrès américain sur le point de voter un prêt à Chrysler.

Les choses vont de mal en pis. En 1982, Bieber accepte de renoncer à des hausses de salaires intégrées à l'échelle et se contente de montants forfaitaires. White exige des hausses véritables mais la négociation avec GM s'enlise. White s'explique mal le comportement irrationnel de la compagnie. Puis il finit par piger : la résistance ne vient pas de GM mais de Bieber et des TUA. Bieber craint la réaction de ses troupes si les Canadiens obtiennent plus qu'eux. Finalement, le syndicat canadien gagne mais l'augmentation qu'il reçoit est intitulée pudiquement « hausse de salaire canadienne spéciale ». À partir

de ce moment, les priorités des syndiqués canadiens ne seront plus déterminées à Détroit.

Dans un style qui privilégie l'action aux dépens de l'analyse, la journaliste June Callwood, du *Globe and Mail*, nous fait pénétrer dans le secret des stratégies syndicales qui ont fait la célébrité de Bob White. Un curieux alliage de souplesse et d'obstination a permis à White de remporter des batailles que plusieurs auraient jugées perdues d'avance. Avec cette énergie qui semble propre aux hommes petits, Bob White surmonte les épreuves les unes après les autres.

Le livre rend bien l'atmosphère des ententes de dernière heure, les nuits blanches, les sandwiches avalés de travers à quatre heures du matin, les téléphones mystérieux, les feintes colères pour ébranler le rival, les coups de poing sur la table.

Dans une chambre d'hôtel de Toronto, chaque clan arrive avec sa brique de dossiers et prend place le long de la grande table. Suit un rituel pendant lequel les équipes se toisent et se flairent. Un premier échange d'offres tout à fait irréaliste est effectué. Personne ne bronche. Puis commence le travail sérieux.

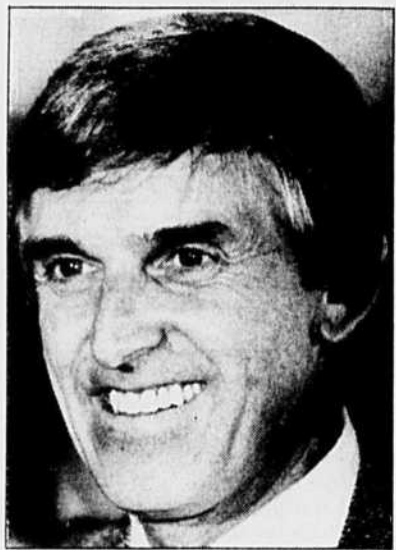


Photo CP

BOB WHITE.

White est entouré de ces qualités traditionnellement associées à l'univers masculin : on bluffe, les hésitations n'ont pas leur place, on joue les durs.

En 1972, Dennis McDermott, directeur de la région canadienne des TUA, demanda à White de devenir son assistant, même si White avait fait campagne contre lui quatre ans plus tôt. White lui assure une loyauté sans faille mais le met du même souffle en garde : « Vous savez de quel bois je me chauffe. Je devrai avoir mon mot à dire. Je ne suis pas un lécheur de bottines » (traduction libre).

Entré dans le syndicalisme comme on entre en religion, White voue un culte au syndicat des Travailleurs unis de l'automobile. Il y trouve ses héros et ses amis. Il manie aisément dates et chiffres. Pourtant, lorsque sa femme va le visiter à l'hôtel avec son enfant, il parle du bébé « qui avait à peu près un an ». Sa vie, c'est le syndicat ; depuis son adolescence, il lui réserve ses émotions les plus intenses, qui fermentent dans le coude-à-coude.

Bob White a 15 ans lorsqu'il devient membre de la « section des moins de 18 ans » des Travailleurs unis de l'automobile, où l'usine Hay and Co. de Woodstock où travaillent déjà son père et son frère aîné. Moins de deux ans auparavant, il avait fui l'Irlande avec ses parents, son frère aîné et sa jeune soeur. Il prend rapidement sa carte de membre, mais sans le dire à son père qui l'avait mis en garde contre les syndicats « remplis de communistes ». « Je ne l'ai pas dit à mon père. Mon frère avait aussi joint les rangs du syndicat et je ne crois pas non plus qu'il en ait informé mon père. »

Six mois plus tard, une première grève. « Les trois White ont fait du piquetage ensemble, gagnant une paie de grève de \$ 5 par semaine chacun. Je trouvais cela amusant. » À 22 ans, peu après son mariage, qui dura 19 ans mais qu'il considère comme une erreur (il se sépara en 1976, ses deux fils ont 15 et 13 ans), White dirige sa première grève.

Il est remarqué, on lui confie des responsabilités, il syndique plusieurs usines, il négocie, il dirige d'autres grèves, il devient permanent, il se hisse au haut de la division canadienne. Une belle histoire que l'intéressé n'a aucune intention de finir ici. Surveillez-le bien. Bob White n'est pas un écrivain mais il est un sacré politicien.

LE PETIT DEVOIR
LE CAHIER DES 6-12

Un cahier spécialement conçu pour les 6 à 12 ans

Un véhicule publicitaire de choix pour des publicités choisies!

Réservations publicitaires (514) 842-9645



ça m'intéresse!

Jusqu'à 80% du 27 janvier au 2 février*

C'est le temps d'épargner en vous procurant les publications gouvernementales à un prix des plus intéressants.

Profitez de ce solde dans nos librairies ou par commande postale, en utilisant cette annonce comme bon de commande.

* ou jusqu'à épuisement des stocks

Titre	Code EQQ	Prix rég.	% de solde	Prix de solde	Quantité désirée	TOTAL
Agriculture et environnement						
Arbres, arbustes et abrisseaux du Québec	21006-2	3,95 \$	20%	3,16 \$		
Atlas des ennemis des cultures, fiches	19054-6	9,95 \$	80%	1,99 \$		
<i>Conseils pratiques en sylviculture ornementale</i>						
Eau et l'aménagement du territoire	04548-4	1,50 \$	80%	0,30 \$		
Florales internationales de Montréal (album souvenir)	04938-7	12,00 \$	80%	2,40 \$		
Manuel de gestion agricole des fumiers	14758-7	15,00 \$	80%	3,00 \$		
Nourrir le Québec	19904-2	12,95 \$	80%	2,59 \$		
Protection des boisés et des espaces naturels en milieu urbain	14274-5	6,25 \$	80%	1,25 \$		
Récupération et le recyclage du papier et du verre: état de la situation	03299-5	8,50 \$	80%	1,70 \$		
Récupération et le recyclage du papier et du verre: rapport	19899-4	4,95 \$	80%	0,99 \$		
Répertoire des informations du gouvernement du Québec en aménagement du territoire	21416-3	10,95 \$	80%	2,19 \$		
Secteur forestier: recherche et développement	19636-0	19,95 \$	80%	3,99 \$		
Art et Patrimoine						
Artisan forgeron	21002-1	12,00 \$	80%	2,40 \$		
<i>Les Cahiers du patrimoine:</i>						
Architectural heritage of the Pontiac	04418-0	19,95 \$	50%	9,98 \$		
Artisans traditionnels de l'Est du Québec	12806-6	14,95 \$	80%	2,99 \$		
Beauport, de la Côte à l'arrière-pays	04394-3	8,00 \$	80%	1,60 \$		
Boucherville: Répertoire d'architecture traditionnelle	13388-4	5,00 \$	40%	3,00 \$		
Calixa-Lavallée: Répertoire d'architecture traditionnelle	04411-5	7,00 \$	80%	1,40 \$		
Cap-Chat	13387-6	8,00 \$	80%	1,60 \$		
Maitres-Potiers du Bourg St-Denis 1785 à 1888	03339-9	4,00 \$	80%	0,80 \$		
Neuville, architecture traditionnelle	03347-2	4,00 \$	80%	0,80 \$		
Parole changée en pierre	02674-0	7,00 \$	40%	4,20 \$		
Patrimoine architectural du Pontiac	03855-4	9,00 \$	40%	5,40 \$		
Patrimoine religieux de l'île d'Orléans	12803-3	14,95 \$	80%	2,99 \$		
Vieux Sillery	14479-0	15,95 \$	80%	3,19 \$		
Civilisation du Québec:						
A la découverte du passé	02986-8	12,00 \$	40%	7,20 \$		
Armuriers de la Nouvelle-France	01078-5	2,95 \$	60%	1,18 \$		
Arthur Tremblay forgeron de village	03408-2	3,95 \$	60%	1,58 \$		
Battene Royale	03853-9	3,95 \$	60%	1,58 \$		
Chroniques d'un montagnais de Mingan	03404-1	2,95 \$	80%	0,59 \$		
Comment restaurer une maison traditionnelle	03004-9	3,95 \$	80%	0,79 \$		
Disciples de St-Crépin	19606-3	4,95 \$	80%	0,99 \$		
Édition au Québec de 1960 à 1977	02983-5	3,95 \$	60%	1,58 \$		
Églises de Charlebourg et l'architecture religieuse du Québec	12524-5	5,50 \$	80%	1,10 \$		
Invasion du Canada par les Bastonnais	01081-9	3,95 \$	80%	0,79 \$		
Ma femme, ma hache et mon couteau croche	02475-2	3,95 \$	60%	1,58 \$		
Maison Maizerets: Château Bellevue	02984-3	3,95 \$	80%	0,79 \$		
Mémoires d'un simple missionnaire. Le Père Joseph Étienne Guinard, O.M.I.	03785-3	3,95 \$	80%	0,79 \$		
Nunamut, Inuit au cœur des terres	04737-3	4,50 \$	80%	0,90 \$		
Place Royale ses maisons et ses habitants, 3 ^e édition	04731-6	3,95 \$	80%	0,79 \$		
Place Royale: Its houses and their occupants	02850-6	2,95 \$	80%	0,59 \$		
Premiers peintres de la Nouvelle-France, Tome I	03040-3	2,95 \$	80%	0,59 \$		
Premiers peintres de la Nouvelle-France, Tome II	02604-7	4,95 \$	60%	1,98 \$		
Sur la scène et dans la coulisse	02621-1	4,95 \$	60%	1,98 \$		
Vie et œuvre de François Malépart de Beaucourt 1740 à 1794	12172-3	4,95 \$	80%	0,99 \$		
Vieux murs témoignent	04195-4	3,95 \$	80%	0,79 \$		
Découvrir la Grande-Allée	03405-8	3,50 \$	80%	0,70 \$		
Hôtel du parlement Québec 81	21314-0	9,95 \$	80%	1,99 \$		
Jacques Cartier et la découverte du nouveau-monde	13386-8	14,95 \$	80%	2,99 \$		
Patrimoine agricole et horticole au Québec	21315-7	7,95 \$	60%	3,18 \$		
Patrimoine maritime au Québec	21224-1	9,95 \$	60%	3,98 \$		
Postes de traite de fourrure sur la Côte Nord et dans l'Outaouais	19615-4	4,95 \$	60%	1,98 \$		
Profil de la sculpture québécoise	12174-9	9,95 \$	60%	3,98 \$		
Témoins de la vie musicale en Nouvelle-France	00567-8	1,50 \$	80%	0,30 \$		
Tésor du grand siècle	13136-7	5,95 \$	40%	3,57 \$		
	21316-5	12,95 \$	80%	2,59 \$		
Construction - Habitation - Transport						
Code de construction et d'inspection des chaudières	03851-3	3,00 \$	80%	0,60 \$		
Electricité, facteur de développement industriel au Québec	19144-5	14,00 \$	80%	2,80 \$		
Étude des divers moyens des transports de matière ligneuse au Québec	04877-7	4,95 \$	80%	0,99 \$		

Titre	Code EQQ	Prix rég.	% de solde	Prix de solde	Quantité désirée	TOTAL
Génie civil, travaux publics, terrassement, équipements de chantier et construction routière						
Guide du maître d'œuvre construction	21182-1	3,95 \$	80%	0,79 \$		
Instruction générale sur la signalisation routière du Québec	21029-4	4,95 \$	40%	2,97 \$		
Recherche sur les transports au Québec	13843-8	35,00 \$	40%	21,00 \$		
Système de comptabilité pour les coopératives d'habitation	19945-5	8,95 \$	80%	1,79 \$		
	19877-0	29,95 \$	80%	5,99 \$		
Éducation						
Analyse des stéréotypes masculins et féminins dans les manuels scolaires au Québec	19411-8	6,95 \$	80%	1,39 \$		
Du manuscrit à l'ordinateur	13294-4	6,95 \$	80%	1,39 \$		
Grandir avec la télévision	19260-9	2,95 \$	60%	1,18 \$		
Marie-Hélène et Jean-François face à la télévision, l'école, la rue (abrége)	19350-8	3,95 \$	80%	0,79 \$		
Marie-Hélène et Jean-François face à la télévision, l'école, la rue (intégral)	19416-7	24,95 \$	80%	4,99 \$		
Rapport Jean: annexe 1	19288-0	9,95 \$	80%	1,99 \$		
Rapport Jean: annexe 2	19334-2	19,95 \$	80%	3,99 \$		
Rapport Jean: annexe 3	19311-0	14,95 \$	80%	2,99 \$		
Rapport Jean: annexe 4	19305-2	7,95 \$	80%	1,59 \$		
Rapport Jean: annexe 5	19256-7	19,95 \$	80%	3,99 \$		
Rapport Jean: apprendre une action volontaire et responsable	10458-8	19,50 \$	80%	3,90 \$		
Rapport Parent: commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec	04911-4	2,75 \$	80%	0,55 \$		
Répertoire: chimie appliquée: profils de formation professionnelle	19479-5	19,95 \$	80%	3,99 \$		
Répertoire: construction et services: profils de formation professionnelle	21319-9	19,95 \$	40%	11,97 \$		
Répertoire: environnement et biologie: profils de formation professionnelle	21322-3	19,95 \$	60%	7,98 \$		
Répertoire: fabrication mécanique: profils de formation professionnelle	21396-7	19,95 \$	40%	11,97 \$		
Répertoire: foresterie: profils de formation professionnelle	14786-8	11,00 \$	80%	2,20 \$		
Répertoire: génie et mines: profils de formation professionnelle	19581-8	19,95 \$	60%	7,98 \$		
Répertoire: mécanique du bâtiment: profils de formation professionnelle	19634-5	19,95 \$	60%	7,98 \$		
Répertoire: textile: profils de formation professionnelle	21321-5	19,95 \$	60%	7,98 \$		
Langue et société						
Amérique française	02527-0	7,95 \$	80%	1,59 \$		
Anglicismes dans le droit positif québécois	21671-3	9,95 \$	40%	5,97 \$		
Convention de la Baie James et du Nord Québecois et des conventions complémentaires	13375-1	9,50 \$	60%	3,80 \$		
Demographie québécoise: passé présent et perspectives	19882-0	20,00 \$	60%	8,00 \$		
Douze essais sur l'avenir du français au Québec	21272-0	12,95 \$	40%	7,77 \$		
James Bay and Northern Québec agreement	02741-7	7,50 \$	60%	3,00 \$		
Langage du droit et traduction	19170-0	14,95 \$	60%	5,98 \$		
Parler français de Charlevoix et du Saguenay Lac St-Jean et de la Côte Nord	22394-1	95,00 \$	80%	19,00 \$		
Parler populaire du Québec et de ses régions voisines	11975-0	90,00 \$	40%	54,00 \$		
Pour les québécois égalité et indépendance	03794-5	3,95 \$	80%	0,79 \$		
Québec et les communications: un futur simple?	19586-7	5,95 \$	40%	3,57 \$		
Réalités du Québec	21312-4	3,95 \$	80%	0,79 \$		
Rédaction des lois: rendez-vous du droit et de la culture	04775-3	10,00 \$	60%	4,00 \$		
Statut culturel du français au Québec, Tome 2	21603-6	19,95 \$	40%	11,97 \$		
Stratégies de communication dans quatre pays	19701-2	5,95 \$	80%	1,19 \$		
Traduction et qualité de la langue	21443-7	12,95 \$	40%	7,77 \$		
Santé et affaires sociales						
À part égale... intégration sociale des personnes handicapées	12144-2	12,95 \$	60%	5,18 \$		
Avis sur les enfants placés	19579-2	3,95 \$	40%	2,37 \$		
Coûts de la maladie	19849-9	3,95 \$	50%	1,98 \$		
Durée ou qualité de la vie	19696-4	3,95 \$	50%	1,98 \$		
Essai sur la santé des femmes	19783-0	9,50 \$	80%	1,90 \$		
Garderie malgré tout	14201-8	9,00 \$	80%	1,80 \$		
Impact des garderies sur les jeunes enfants	19495-1	3,95 \$	60%	1,58 \$		
Intégration de la personne handicapée: état de la situation	12935-3	3,50 \$	80%	0,70 \$		
Intégration de la personne handicapée: rapport	12921-3	9,95 \$	80%	1,99 \$		
Prévenir le suicide au Québec	19582-6	4,95 \$	50%	2,48 \$		
Rapport du comité d'étude sur la réadaptation des enfants et des adolescents placés en centre d'accueil	14177-0	6,95 \$	60%	2,78 \$		

Titre	Code EQQ	Prix rég.	% de solde	Prix de solde	Quantité désirée	TOTAL
Rapport de la commission parlementaire spéciale sur la protection de la jeunesse (intégral)						
	19171-8	19,95 \$	80%	3,99 \$		
Rapport de la commission parlementaire spéciale sur la protection de la jeunesse (résumé)						
	19172-6	8,95 \$	80%	1,79 \$		
Report of the special parliamentary committee on youth protection (summary)						
	19819-2	8,95 \$	80%	1,79 \$		
Soins aux mourants						
Suicide au Québec	19588-3	9,95 \$	50%	4,98 \$		
Thésaurus: enfance inadaptée	04395-0	17,00 \$	80%	3,40 \$		
Terminologie						
<i>Construction, états terminologiques et bibliographie</i>						
	14028-5	9,95 \$	80%	1,99 \$		
<i>Dictionnaire anglais-français de la prévention des incendies</i>						
	19542-0	7,95 \$	80%	1,59 \$		
<i>Lexique anglais-français de l'industrie minière, no 1</i>						
	14496-4	2,95 \$	40%	1,77 \$		
<i>Lexique anglais-français de l'industrie minière, no 2</i>						
	14549-0	2,95 \$	40%	1,77 \$		
<i>Lexique des lave-autos, français-anglais</i>						
	21279-5	1,50 \$	60%	0,60 \$		
<i>Lexique des pâtes alimentaires</i>						
	12283-8	2,95 \$	40%	1,77 \$		
<i>Vocabulaire de la chaussure, français-anglais</i>						
	19543-8	2,00 \$	40%	1,20 \$		
<i>Vocabulaire de la fabrication des lampes</i>						
	13038-5	4,95 \$	80%	0,99 \$		
<i>Vocabulaire de la téléphonie</i>						
	21276-1	1,50 \$	40%	0,90 \$		
<i>Vocabulaire général des rentes de retraite</i>						
	21280-3	1,50 \$	40%	0,90 \$		
<i>Vocabulaire géographique des transports</i>						
	01941-4	2,95 \$	80%	0,59 \$		
Toponymie						
<i>Apport de la toponymie ancienne aux études sur le français québécois et nord américain</i>						
	15867-5	8,95 \$	80%	1,79 \$		
<i>Itinéraire toponymique</i>						
Abitibi-Témiscamingue	15869-1	8,95 \$	80%	1,79 \$		
Itinéraire toponymique du chemin du Roy: Québec-Montréal	13130-0	12,95 \$	80%	2,59 \$		
Itinéraire toponymique de Québec	19837-4	5,50 \$	80%	1,10 \$		
Itinéraire toponymique du Saguenay Lac St-Jean	19836-6	5,50 \$	80%	1,10 \$		
Itinéraire toponymique du Saint-Laurent	15870-9	36,95 \$	80%	7,39 \$		
Noms des rues de Sherbrooke 1825 à 1880	15868-3	9,95 \$	80%	1,99 \$		
Nord du Québec, profil régional, 2 ^e édition	21462-7	40,00 \$	50%	20,00 \$		
Origine et formation de la toponymie de l'Archipel de Mingan	12219-2	12,95 \$	60%	5,18 \$		
Vallée du Richelieu	13138-3	2,95 \$	80%	0,59 \$		
Travail						
<i>Administration et politiques</i>						
Financières municipales	04784-5	14,95 \$	80%	2,99 \$		
<i>Épargne: rapport du groupe de travail sur l'épargne au Québec</i>						
	04937-9	9,95 \$	80%	1,99 \$		
<i>Industrie québécoise de services télématiques</i>						
	11990-9	9,95 \$	80%	1,99 \$		
<i>Juste part des créateurs</i>						
	10462-0	3,00 \$	80%	0,60 \$		
<i>Livre vert sur la situation au Québec des travailleurs (ses) au pourboire</i>						
	10357-2	1,25 \$	80%	0,25 \$		
<i>Malaise des cadres</i>						
	03029-6	3,00 \$	60%			

Van Gogh et Gauguin: le mystique et le technicien



Jean
ÉTHIER-BLAIS

▲ Les carnets

M. François Tétreau invente une anecdote qui lui permet de commencer et de terminer son roman, *Le Lit de Procuste*. Il s'agit d'un échange de correspondance ou de journal-correspondance entre Van Gogh et Gauguin en 1888-1889. Van Gogh est en Arles. Nous connaissons sa trajectoire de désespéré, depuis la Hollande jusqu'en Provence, à la recherche à la fois de l'équilibre et de l'illumination. Il était un témoin de Dieu. Sa frénésie mystique le conduisit jusqu'à la folie, où elle l'abandonna à lui-même. Il se suicida froidement. Cet amour passionné du bien, de la charité l'avait transformé en disciple de saint Vincent de Paul, dont il portait le nom. Il consacra sa jeunesse à soigner les pauvres, à vivre comme eux, dans des régions minières de Hollande. On imagine à peine ce que ce pouvait être, par ces hivers froids, quand l'humidité de la mer du Nord vous transperce jusqu'à la moelle. Vincent van Gogh, fils de pasteur, vécut ces affres, par amour de Dieu.

Lorsqu'il découvre la peinture, il reproduit le refus de cette vie dans des toiles denses et spirituelles; d'autant plus spirituelles qu'elles sont plus réalistes, portées en profondeur de sa mysticité. À Paris, van Gogh découvre les impressionnistes, la lumière, une technique libre. Il dépassera tout cela, ce matérialisme bas qui hante l'univers impressionniste, la chair repue de bourgeois en gouquette, ou

cet amour de l'argent qui se retrouve dans la pose ou le regard de ces personnages sûrs d'eux, sur leur balcon ou dans leurs salons feutrés. Cet univers est aux antipodes des songes de van Gogh, hanté par le dénuement et par la violence qui lui est sous-jacente. La violence! La violence! Voilà l'un des thèmes du *Lit de Procuste*.

La peinture est une prise de possession de la nature, un viol. Gauguin et van Gogh sont d'accord là-dessus. Un viol et une transposition, comme si l'artiste ressentait le besoin de s'approprier le monde extérieur, de le réduire (ou de l'élargir, selon) à sa propre vision d'intelligence ou de spiritualité. À partir d'une création, il modèle à son tour. Olympia dira que ce n'est pas elle que Manet a peinte, mais une autre. Le monde extérieur n'est qu'un prétexte à l'expression totale de soi. L'artiste sait, de science certaine, qu'il ne parviendra pas à cette étape ultime. Van Gogh (comme Baudelaire et combien d'autres) est persuadé que sa vie est un ratage complet. Sans cette certitude, il n'y a pas de créateur. Seuls les critiques croient que leur vie est une réussite. C'est qu'ils sont comme le miroir. Ils réfléchissent les autres ou, mieux encore, le vide. Dans sa folie, van Gogh avait, selon l'expression d'Oscar Wilde, tout perdu sauf la raison. Il s'est donné la mort, précisément parce qu'il avait raison. L'homme, quel que soit son

génie, n'atteint jamais la perfection à laquelle il aspire. Le cordonnier n'est jamais content de son soulier.

La première partie de ce roman (mais est-ce un roman? Qu'est-ce, au juste? Un essai? Un récit? Un récit-réflexions?) est consacrée aux pages de journal que van Gogh et Gauguin s'adressent à eux-mêmes et qui tournent autour du portrait de van Gogh par Gauguin. Van Gogh est à la recherche de la structure interne des objets; Gauguin, lui, veut rompre avec le motif. L'un réagit en mystique, l'autre en technicien. Le tempérament réaliste de Gauguin ne l'empêche pas de « privilégier l'essor imaginaire qui seul conduit aux dimensions spirituelles ». Reste à définir ce qu'est cet essor imaginaire. Lorsque Gauguin verra la chaise de van Gogh, il ne parviendra pas, malgré son génie, à en saisir la dimension métaphysique. D'une certaine façon, si étrange que cela puisse paraître, van Gogh était plus près des symbolistes à la Lévy-Dhurmer que de ses amis et maîtres à penser parisiens. Il avait, dans un premier temps, subi l'influence d'Israëls, peintre des ghettos, et d'Anton Mauve, qui chercha le secret de l'intériorité des peintres hollandais du 17e siècle. Van Gogh, dira Gauguin, s'applique à l'insondable. Il n'est pas sûr que cette quête reçoive son aval. M. François Tétreau, qui est ici à la fois van Gogh et Gauguin, fait écrire à Gauguin qu'il souhaite que van Gogh se rende en Arles afin d'y découvrir son véritable soleil, ce soleil qui le sauvera. C'est Toulouse-Lautrec qui donna à van Gogh ce conseil. Le gnome avait reconnu, en l'enflant hollandais et roux, une âme soeur de la sienne, assouffie d'absolu et prête à mourir pour lui, picturalement s'entend.

Une véhémence terrible ressort de ces 50 premières pages, sous



Photo Metropolitan Museum of Art
Autoportrait de VINCENT VAN GOGH.

couvert d'analyse de tableaux. En Arles, où Gauguin rejoint van Gogh, les deux amis ne tardent pas à s'investir et à devenir étrangers l'un à l'autre.

M. François Tétreau invente qu'un portrait de van Gogh par Gauguin répond un autre portrait, celui de Gauguin par van Gogh. Situation balzacienne, qui rappelle le drame du *Chef-d'oeuvre inconnu*. Obnubilé par sa vision intérieure et sa recherche de la beauté, le peintre ne voit plus ce qu'il peint. Qu'advient-il de ce second portrait? On le saura à la fin de cet essai policier, rempli de mystères. On a passé les trois visites de van Gogh au Louvre? Pourquoi l'une d'entre elles réapparaît-elle au musée de Cluny? Est-ce, comme l'anecdote de la lettre de Sophie, uniquement pour rendre hommage à Breton et à sa théorie du hasard? Encore si ces jeunes filles étaient vêtues de couleur jaune, cette couleur que van Gogh affectionnait entre toutes. Pourquoi Cézanne se

trouve-t-il au Louvre? Pour y découvrir le secret de l'abstraction? Sinon, poserait-il au narrateur la question: Connaissez-vous Braque? Ou alors, sommes-nous en face d'un truc d'écriture, qui permettra à M. François Tétreau de plonger dans la seconde partie de son livre, toute de dissertations sur la nudité, les rapports entre le modèle et son peintre, le corps de la femme, certains peintres choisis. Tous ces sujets sont intéressants en soi et M. François Tétreau, dont l'intelligence éclaire ici à chaque ligne et qui connaît l'art philosophique d'écrire, s'en donne à cœur joie. Ce sont de merveilleuses dissertations sur les peintres et la peinture, mais on se demande au juste ce qu'elles viennent faire dans cette trame. Sont-ce des précis de cours que le narrateur se prépare à donner et dont il veut essayer sur nous l'efficacité? Sont-ce des pages de journal? Il manque à cette section le mouvement de la vie du livre. Les analyses me paraissent ne servir à rien qu'à nous convaincre un peu plus que leur auteur est un homme intelligent, cultivé selon les critères contemporains et qu'il manie avec dextérité le langage idoine. C'est dommage, car dès que M. François Tétreau intervient directement, en personne et non en tant qu'écrivain et critique d'art de talent, le rythme de lecture reprend. On se retrouve avec le narrateur au musée de Cluny, où, à la fin du livre, chez Pierre Darmel, le savant peut-être fou, et l'on oublie qu'on s'était légèrement assoupi sur un essai consacré à Breton ou à Feininger. Parfois, le spectacle de l'extrême culture, alternant entre se ronger le foie ou se regarder le nombril, est source d'errances d'imagination. Heureusement, ces instants ne durent pas. M. François Tétreau



International Portrait Gallery
PAUL GAUGUIN.

hésite entre les deux talents qui se disputent le terrain en lui. Les deux étendards flottent dans la luminosité de son intelligence. L'un est porté par l'essayiste; l'autre, par le romancier. À la fin du *Lit de Procuste*, le romancier l'emporte. Le narrateur nous dévoile le secret de l'énigme. C'est franc, drôle, remarquablement enlevé. Il faut dire que les médecins fous sont toujours d'heureux sujets d'ironie et dont on ne se lasse jamais. Peu importe. La mise en boîte est sauvage et mordante. Peut-être M. François Tétreau devrait-il exploiter cette veine, qui est très forte en lui. Son écriture est souvent celle d'un pince-sans-rire. Nous manquons d'écrivains à l'humour froid, la passion élémentaire étant à la mode. Et les sujets de ridicule abondent.

LE LIT DE PROCUSTE
François Tétreau
Montréal et Paris, l'Hexagone et le Castor astral, 1987

Les sciences au Québec

Suite de la page D-1

L'Église. Celle-ci semble avoir toujours pris soin de distinguer les sciences elles-mêmes des idéologies et des doctrines matérialistes qui s'en réclamaient. En 1885, par exemple, Mgr Laflèche lui-même, le redoutable champion des ultramontains, exhorte publiquement ses fidèles à se consacrer à l'étude des sciences naturelles. Jusqu'à la Seconde Guerre, les scientifiques francophones les plus éminents sont presque tous des membres du clergé et travaillent au sein d'institutions catholiques.

Mais si l'Église ne se heurte jamais aux sciences pour des motifs idéologiques, son long monopole sur l'éducation et l'ensemble de son action sociale n'en ont pas moins été indirectement défavorables au progrès scientifique du Québec français. Dans la logique même d'une institution qui, sans être contre quelque chose, est fortement pour autre chose, l'Église a historiquement reproduit et défendu un système de valeurs où la maîtrise de la nature et la transformation matérielle du monde étaient loin d'occuper la première place, et administré un système d'éducation dont la mission première était d'alimenter les rangs du clergé plutôt que de préparer les jeunes gens à des carrières séculières. Une telle institution engendre, socialement, des effets pervers lorsqu'elle peut profiter d'une situation de monopole pour décourager toute initiative qui ne part pas d'elle. La lutte — longtempes victorieuse — de l'Église du Québec contre les tentatives de l'État et de mouvements laïcs en éducation, dans le domaine de l'enseignement technique ou dans celui de la formation des maîtres notamment, a indirectement retardé le développement des institutions scientifiques. Du milieu du XIXe siècle à la Révolution tranquille, les sciences ont simplement subi le contrecoup de l'opposition du clergé à la laïcisation de l'éducation.

Enfin, le développement des sciences au Québec français au cours du XXe siècle montre clairement que la modernisation de cette société commence bien avant 1960. La transformation de la base économique de la province, passant de l'agriculture et de l'exploitation des ressources premières à l'industrie manufacturière, l'urbanisation — à compter de 1921, la majorité des Québécois sont des citadins —, l'apparition de nouveaux groupes sociaux, liés aux nouveaux métiers industriels et aux services, se traduisent dès le premier quart du siècle par des pressions nouvelles sur le système d'éducation: à côté du programme des études classiques, qui devra bientôt s'adapter à son tour, apparaissent ceux des écoles techniques, des écoles commerciales et des écoles secondaires des commissions scolaires. L'enseignement universitaire des sciences se transforme à partir de 1920. Sous l'action de brasseurs d'opinion comme Marie-Victorin ou Adrien Pouliot, la communauté scientifique trace alors un programme de réforme et d'action qui l'inscrit au cœur de l'évolution de la société québécoise: développement de l'enseignement technique et scientifique, vulgarisation scientifique au moyen de la grande presse, de la radio et des mouvements de jeunesse, interventions des savants dans l'arène politique chaque fois que les circonstances le demandent, promotion des Canadiens français dans les carrières scientifiques et dans l'industrie, notamment via la nationalisation des ressources naturelles, multiplication des chercheurs dans toutes les disciplines, etc. Ce programme, énoncé et poursuivi dès les années 1930, est en bonne partie celui de la Révolution tranquille. Les historiens de la « modernisation du Québec », à la recherche de ruptures, devront tenir compte du mouvement scientifique qui prend son élan en 1920.

À côté de ces quelques problèmes, sur lesquels nos travaux nous permettent de jeter un peu de lumière, beaucoup d'autres restent dans l'ombre. L'histoire de la plupart des disciplines scientifiques est encore à faire. Il en va de même des institutions d'enseignement scientifique, mal connues pour la plupart: ni l'Université Laval ni l'Université de Montréal n'ont eu leur histoire. Du côté anglophone, on ignore à peu près tout du niveau de l'enseignement des sciences dans les institutions d'enseignement secondaire. On connaît peu l'évolution des programmes de sciences dans les collèges classiques — particulièrement dans les collèges féminins — sous l'influence du mouvement scientifique de 1920 et des controverses déclenchées par Adrien Pouliot. Comment se sont modifiées, pour les femmes, les conditions d'accès aux carrières scientifiques? Enfin, les organisations scientifiques et les grands laboratoires industriels et gouvernementaux, presque tous nés depuis la Seconde Guerre, n'ont pas été étudiés encore, sauf de rares exceptions.

Si l'histoire institutionnelle a ses lacunes, l'histoire des idées et de la culture en a peut-être davantage. Que sait-on des rapports entre les théories scientifiques et l'histoire des idéologies au Québec? Quel effet ont pu avoir les sciences sur les doctrines sociales, les idées politiques, les mouvements artistiques, etc.? L'histoire de la vulgarisation scientifique reste également à écrire, et, parmi tous les thèmes qui mériteraient de faire l'objet de recherche en histoire culturelle, citons ceux des relations que le discours politique et social a tissées, depuis le XIXe siècle, entre les sciences, le progrès et la modernité au Québec.

Ces quelques indications devraient suffire à donner une juste idée du travail qui reste à accomplir pour que s'éclaircissent complètement les conditions sociales du progrès des sciences au Québec.

(Tous droits réservés, Éditions... 1987.)

Quinze ans à la librairie Pantoute

Suite de la page D-1

Denis LeBrun attribue le succès de plus en plus grand de la librairie à ses spécialités: les fonds de littérature et de paratextuelle.

La paratextuelle est au rendez-vous presque depuis le début: science-fiction et bande dessinée d'abord, romans policiers un peu plus tard. Les gens de la librairie ont été les premiers à distribuer, au Québec, des revues de BD comme *L'Écho des savanes* et *Fluide glacial*, vendues maintenant un peu partout.

Le fonds littéraire de Pantoute n'a pas son pareil à Québec. Denis LeBrun parle même à ce sujet d'une « vocation »: loin d'afficher les *best-sellers*, on met le fonds de l'avant. Les amateurs peuvent y trouver l'ensemble de l'oeuvre de Mishima, Kundera, Pinget, Duras ou Gary, ou encore de Blais, Jacob ou Archambault, pas seulement leur dernier livre ou leur plus grand succès. Nombre de livres japonais arrivent même en importation directe. Des maisons aussi obscures que Fata Morgana ou La Délirante se taillent une bonne place, parce que les libraires y croient. Le choix des stocks découle d'une politique simple mais peu commerciale: « Si l'on croit qu'un livre est important, même s'il en sort un tous les deux ans, on décide de l'avoir. »

Ça y est, le mot est lâché. Propriétaire d'un commerce, peut-on se payer le luxe de ne pas être commercial? La librairie Pantoute a été créée par des « passionnés de lecture », mais on n'y préche pas un intellectuelisme pur et dur. Au contraire, on croit que, à long terme, miser sur le fonds sera le meilleur choix, commercial lui aussi, mais d'une tout autre manière.

D'ailleurs, ajoute Claire Taillon, la librairie suit l'actualité, mais ses *best-sellers* ne sont pas toujours ceux de tout le monde. Ainsi, *Le Cri*, de Shoshana Boukhobza, et *Le Navire Argo*, de Richard Jorif, sont très en demande. L'essentiel, c'est de bien connaître son public et de répondre à ses besoins, notamment par le biais des commandes spéciales.

Il devient, d'ailleurs, de plus en plus difficile d'assurer le service à la clientèle: certains très gros distributeurs servent Montréal avant Québec, les tabagies avant les librairies, et veulent imposer des titres « grande vente ». Dans ces circonstances, satisfaire une clientèle exigeante, composée de professeurs, de chercheurs, d'étudiants et de fonctionnaires, qui réclament des livres rares ou spécialisés, n'est pas chose facile.

Heureusement, on peut compter sur un personnel bien formé. Denis LeBrun lance à la blague que Pantoute est sûrement « le commerce qui emploie le plus de diplômés en littérature » à Québec. Ce sont eux qui se chargent de préparer les expositions spéciales qui font la marque de commerce de la librairie.

En effet, Pantoute joue un rôle de premier plan dans l'animation littéraire. Un aperçu même rapide de la programmation de la saison en cours donne une idée du dynamisme de l'équipe.

Début septembre, on organisait une quinzaine de la littérature africaine et antillaise, avec des invités

aussi prestigieux que Léopold Sédar Senghor et Georges Schehadé. « On n'a pas arrêté une seconde », dit Claire Taillon. Pendant la rencontre internationale Jack Kerouac, on fait place aux photos d'Ann Charters, tirées de son étude de la « beat generation », et on lance les livres du Franco-Ontarien Patrice Desbiens (*Les Cascadeurs de l'amour*) et de l'Italien Pier Vittorio Tondelli (*Les Nouveaux Libertins*). Claude Charon, Nicole Brossard, Pierre Magnan et plusieurs autres viennent aussi pour des lancements ou des séances de signature.

Comme aux plus beaux jours de la contre-culture, on fait également la publicité de livres plus engagés, tels que *Les Nouvelles Familles*, *Accoucher autrement*, *Les Suicides en prison*. Au Salon du livre de Montréal, un stand consacré uniquement à la littérature africaine publiée en Afrique, donc presque inconnue ici, attire l'attention du public.

Plus d'un lecteur du magazine *Nuit blanche* ignore sans doute qu'il est issu, lui aussi, des activités de la librairie: le *Bulletin Pantoute*, distribué gratuitement dès 1980, connaît tant de succès qu'on décide de le transformer en revue indépendante. Au sommaire du premier numéro du *Bulletin*: S-F, BD, écologie, féminisme, littératures scandinaves et québécoises. Un « catalogue écologique » occupe les dernières pages de la revue et on offre, en vente par correspondance, des livres dont les titres laissent rêver: *La Chèvre*, guide de l'éleveur, *Le Pain d'habitant*, *Le Trappeur québécois*, *Building with Logs*.

En 1988, la librairie fêtera ses 15 ans. « Le pari est gagné », affirme Denis LeBrun; les affaires vont bien, quoiqu'une telle entreprise demeure toujours fragile. Au programme de l'année prochaine, on retrouve déjà des expositions sur les livres de cuisine, sur la littérature japonaise, sur le théâtre. Le but est tout simplement de rassembler, autour de chacun des thèmes, « tout ce qui existe en français ». Par la suite, les meilleures trouvailles demeureront et enrichiront le fonds. Entre-temps, on retrouve à la mezzanine des livres pour enfants et de splendides livres d'art.

Et le nom de la librairie, tout de même assez insolite? Denis LeBrun se met à rire: les gens de la première équipe l'ont proposé à la blague, et ne se sont mis à y tenir que lorsque les représentants des institutions financières leur ont dit que c'était de la folie. Par esprit de contradiction, ils se sont battus pour garder ce nom « même pas français ». Il est agréable de penser que, grâce au côté « pied de nez » du nom, quelque chose des origines résolument marginales demeure et fait le charme d'un commerce maintenant fort respectable, mais où règne encore l'amour inconditionnel des livres.

— Lori Saint-Martin

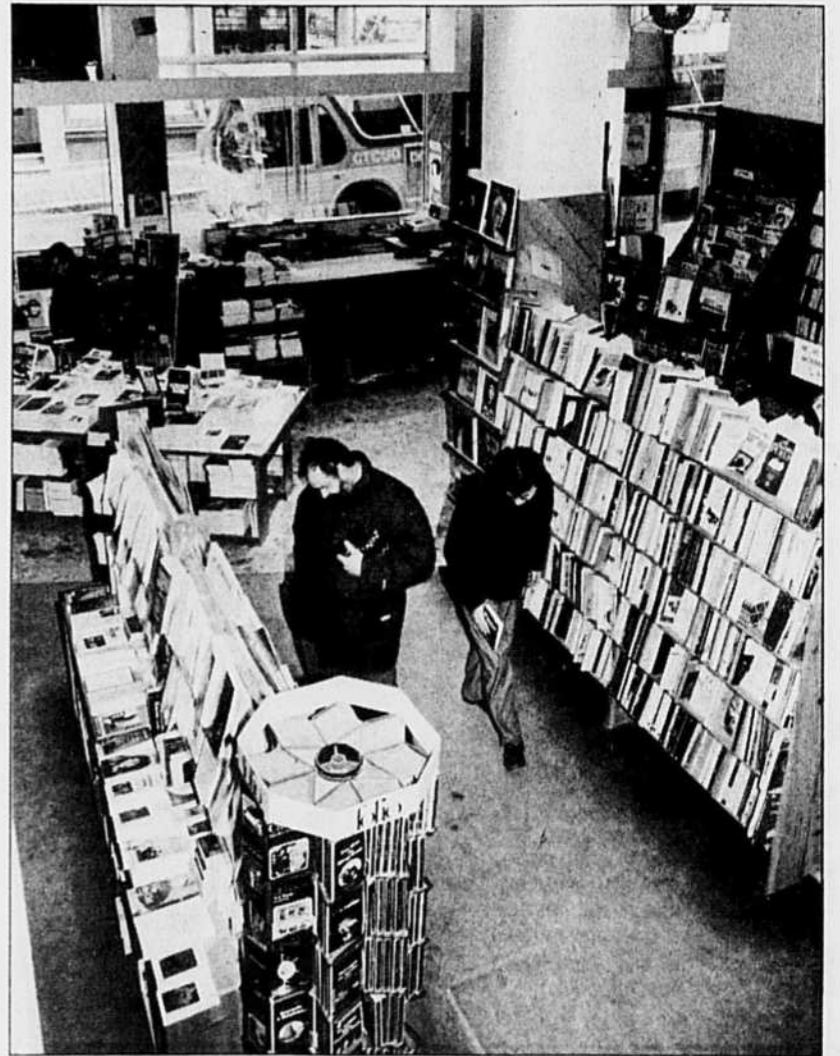


Photo Jacques Boissinot/PC
La librairie Pantoute a été créée par des « passionnés de lecture », mais on n'y préche pas un intellectuelisme pur et dur...

LE PLAISIR des livres

une place de choix pour les amoureux de la littérature

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez Jacqueline Avril 842-9645

FAITES-LE! PARTICIPATION